L'ART SACRÉ

Revue Mensuelle

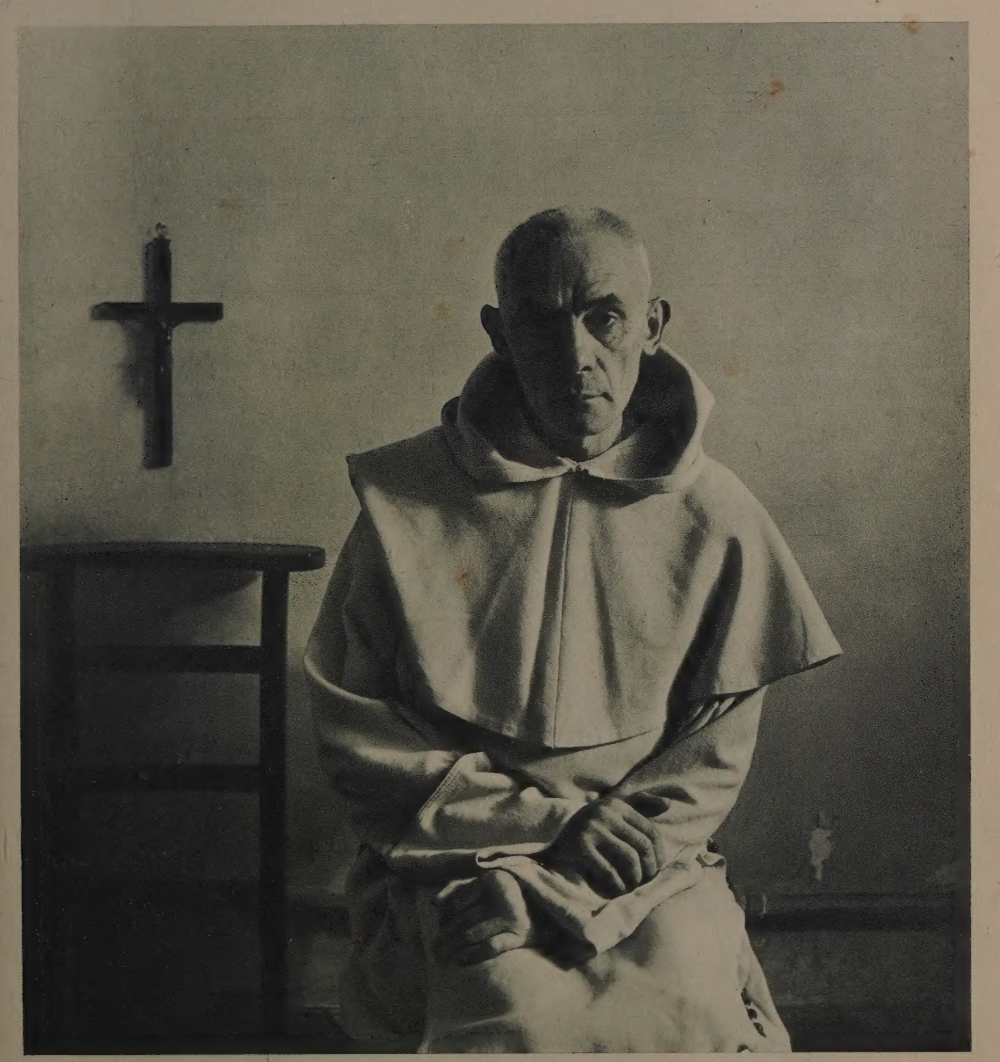


Photo Maywald, 1949.

Le Père Couturier

9 - 10

Mai-Juin 1954



Photo prise en 1951. « Je suis un vieil homme maintenant » (janvier 1948).

On croit parfois que la vie d'un homme, toute tissée des mille et mille hasards de ses journées, ne s'explique que par les rencontres fortuites de l'espace et du temps, de la pensée et du désir. Ce qui ferait qu'au fond elle ne s'expliquerait pas. Mais si l'on s'avise de ce que furent cependant les préoccupations habituelles, les goûts presque constants de cet homme, on s'aperçoit alors que, parmi ces milliers de rencontres, parmi ces détails sans liens entre eux, les uns ont eu de l'importance et ont été retenus, quand les autres n'ont ni compté ni marqué, cela non pas en raison de leur valeur propre, mais selon qu'ils étaient conformes ou non à ces préoccupations et à ces goûts. Ainsi se fait, à travers l'infinie variété des circonstances, par des choix et des refus à peine conscients, l'unité de toute une vie : un courant caché de sentiment et de pensée l'assure.

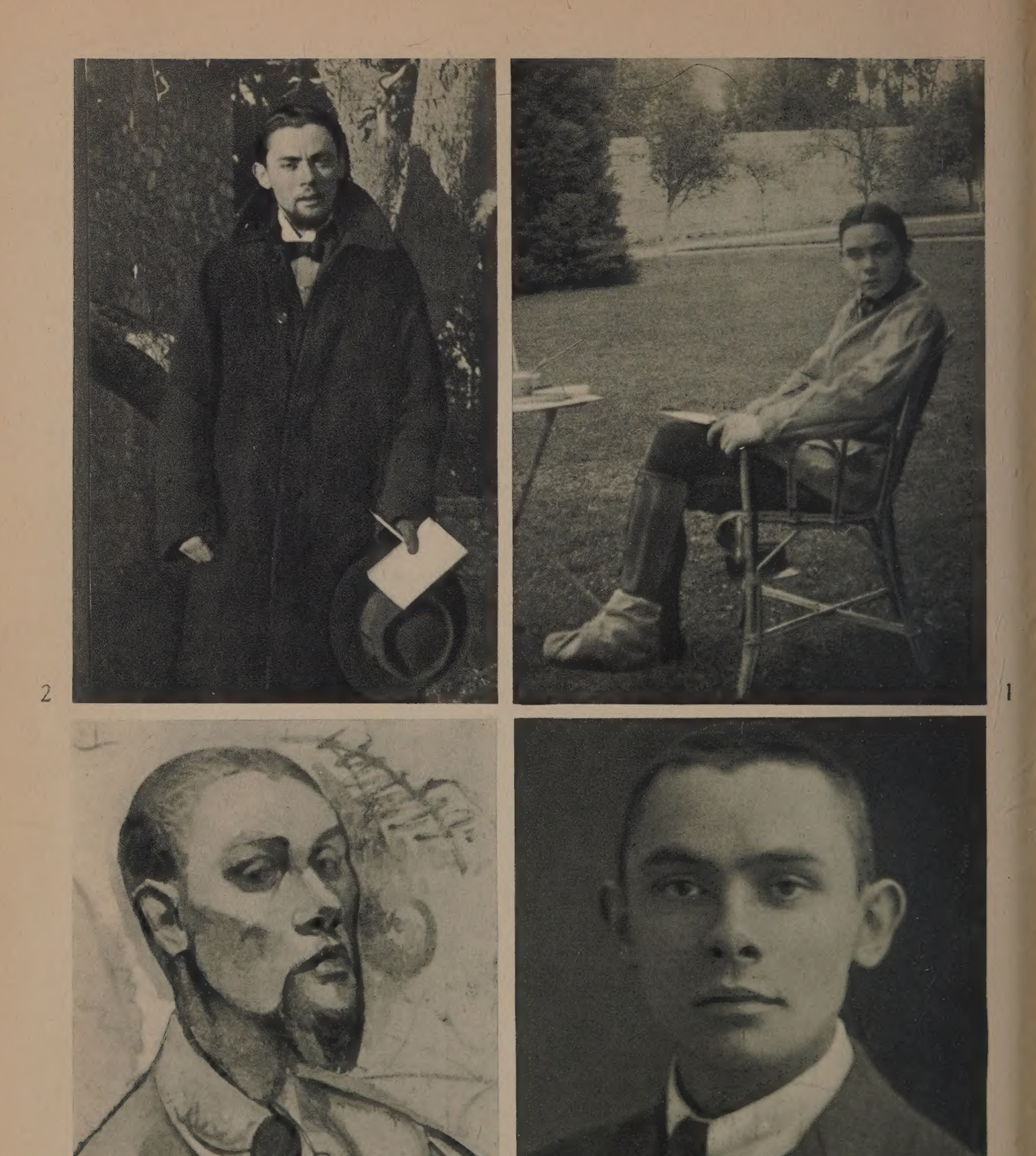
Le Père Couturier nous avertit donc lui-même de notre devoir envers lui (1). *Nous devons mettre les hommes de bonne volonté en mesure de discerner ce « courant caché » qui fait l'unité dans « l'infinie variété » de sa vie. Pour cela il ne s'agit pas d'exposer ses « préoccupations habituelles, ses goûts presque constants ». La construction que l'on obtiendrait en dégageant ces principes d' « unité » serait fausse, car nul ne fut moins systématique que lui. Il prit, certes, une conscience aiguë de ce « courant caché de sentiment et de pensée », mais plus cette conscience croissait, plus c'était celle d'un mystère : de l'énigme qu'est à soi-même* un homme libre, *et très précisément cet homme-là : Pierre Couturier. Il faut voir combien les choix qu'il faisait « parmi les mille hasards de ses journées », lui étaient un jeu énigmatique de l'instinct et de la conscience. Une même chose, tantôt ne comptait pas pour lui, tantôt avait un prix infini à ses yeux. Tantôt il délibérait d'une façon très lucide ce que l'on prenait pour caprice, tantôt il élisait en vertu d'un sens aussi ineffable pour lui que pour les autres, mais combien décisif, ce qui pouvait paraître l'objet d'une réflexion claire, et presque toujours une longue maturation, dont il ne préjugeait pas le résultat jusqu'au dernier moment, se concluait soudain.*

De telles démarches stimulent le sens moins vif que la plupart d'entre nous avons de notre liberté. Leur nature et ce bienfait que nous en devons recevoir commandent l'allure de l'exposé : une telle vie ne livrera son sens — autant que les hommes peuvent l'entrevoir en ce monde — que dégagée de gloses, dans le développement de ses perplexités et de ses certitudes. Nous espérons donc composer sur notre ami un ouvrage qui ne sera — après les repères nécessaires de dates, de lieux et de faits — que pures séquences de textes, où l'homme lui-même et ses témoins rapporteront ces démarches telles qu'il les a dites ou qu'elles leur apparurent. Il faudra que ces suites naissent du mouvement reconnu et respecté de la musique intérieure, qu'elles la transmettent, comme font, au cinéma, les belles « séquences » d'images, évocatrices de vie, d'amour, d'esprit. De cet ouvrage nécessaire nous ne tentons ici qu'une ébauche très imparfaite, manquant de la place qu'exigent ces développements pour signifier comme il faut la vie en sa richesse. A certains endroits, contre notre gré, nous sommes obligés de résumer en peu de mots, comportant forcément des appréciations, ce que nous espérons manifester bientôt par les signes de la vie elle-même.

Nous annoncions dans notre dernier numéro que c'était un grand spirituel qui allait se révéler. Nous ne cacherons ni ses limites, ni ses failles — ou ce qui passe pour en être. Mais il nous semble que la grandeur d'un homme se mesure aux tensions *qu'il soutient entre des réalités extrêmes, si celles-ci sont vraiment vitales pour lui, non simples objets de spéculation. Plus précisément, l'espèce de sa grandeur apparaît selon les diverses réalités auxquelles il se voue, la profondeur du retentissement qu'elles ont en lui et la façon dont il accepte, peut-être partiellement résout leurs antinomies. C'est dire, au fond, que la grandeur de cet homme est dans le « courant caché de sentiment et de pensée » qui est assez intime à lui-même, assez ouvert à des choses très diverses et très grandes, assez puissant, pour le rendre réellement présent à elles toutes, efficace à leur égard. Le Père Couturier avouait ici naguère ses « incertitudes », ses « détachements », ses progrès « en zigzags ». « Contradictoires » est le titre d'un des deux articles qu'il écrivit durant ses derniers jours. Quel fut son courage à s'engager aussi loin que l'obligeait sa conscience, combien lui fut cruelle l'évidence de certaines vérités qu'il n'éluda point, on en percevra déjà quelque chose ici. On accédera à la hauteur d'une âme vraiment* libre *de la « liberté des enfants de Dieu ».*

Il suffit que « L'Art Sacré » d'aujourd'hui soit né de lui pour justifier la publication de documents dont l'intérêt semble souvent dépasser le champ des arts sacrés eux-mêmes. Mais en réalité tout cela importe

(1) En conclusion de son petit livre sur l'architecte *Marcel Parizeau*, Montréal, 1945.



2 1 3 4

1. Blessé au pied droit. Pau, 1917. — 2. Photo Jean Hébert-Stevens, 1925. — 3. Autoportrait, vers 1922. — 4. Août 1925 : « Je me suis fait raser, j'ai l'air d'avoir dix-huit ans ». — 5. Avec Maurice Denis et George Desvallières au Saulchoir, le jour de l'ordination, 25 juillet 1930.



5

essentiellement à ces arts : ces documents sont ceux de l'esprit *que le Père Couturier a tâché de réinsuffler aux arts sacrés : on y voit cet esprit se chercher, vivre, prendre conscience de soi.*

Quand un homme, dit-il un jour (2), a payé d'un certain prix la fidélité à soi-même, à ses plus secrètes pensées, il a droit à être jugé à une certaine hauteur. Il a droit à ce que les débats qu'il provoque soient portés à une certaine altitude. Il a droit à ce que son œuvre soit entourée d'un certain silence avant qu'on ne commence à parler d'elle.

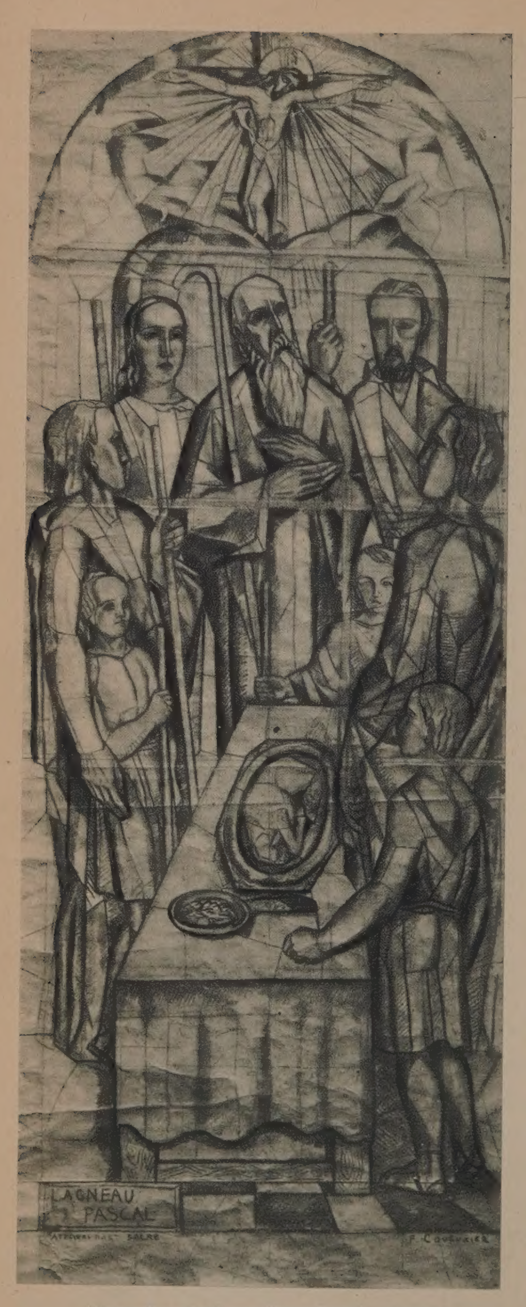
Nous n'avons donc maintenant à parler ni d'elle ni de lui, mais, fidèlement à les laisser parler.

(2) Dans une conférence à l'Institut Catholique de Toulouse, mars 1952

Nous renouvelons nos vifs remerciements a tous ceux qui nous ont communiqué des textes, fait part de leurs souvenirs et de leurs impressions. Le manque de place ne nous a permis ici de publier qu'une faible partie de leur apport. Qu'ils sachent bien que nous l'apprécions a sa grande valeur et que nous en ferons état dans l'ouvrage dont ce cahier n'est qu'une première esquisse. Souvent, grace a des textes que nous avons du ajourner ou provisoirement mutiler, des perspectives inattendues nous ont été ouvertes. Souvent aussi des documents qui paraissaient n'avoir en eux-mêmes qu'un faible intérêt en prenaient un grand du fait de leur date ou de recoupements avec d'autres. Sans compter, bien entendu, tant de témoignages ou de textes dont la valeur est immédiatement évidente! Tout nous incite donc a renouveler instamment notre appel aux amis et aux relations du Père, qui seules peuvent nous permettre de lui consacrer le monument digne de lui et qui transmettra son esprit — authentiquement et en plénitude.

Nous préparons en même temps la publication de plusieurs de ses ouvrages.

Parmi les articles sur le Père Couturier parus au moment où nous mettons sous presse, nous devons particulièrement signaler ceux de *l'Actualité religieuse* du 1er mars (Henri Lemaitre); de Jean Achaguer, dans *Plaisir de France*, avril; de Jean Bazaine, dans *Esprit* de mai; d'André Lecoutey, dans *Art et pensée* (Montréal), de mars-mai; d'Elisabeth de Miribel, dans *Nova et Vetera*, (Fribourg) de Juin



Carton d'un vitrail pour Dommèvre-sur-Vezouze (près de Lunéville), 1923.

Enfance
et
première jeunesse
(1897-1918)

15 novembre 1897. *Pierre*-Charles-Marie Couturier naît à Montbrison.

Son père, Joannès Couturier (1864-1948), est minotier et s'installe en 1900 dans la vieille et spacieuse maison qui ne fait qu'un avec le moulin, au lieu dit Estiallet, à l'extrémité de la ville, à l'entrée de la montagne. C'est là que Pierre passe son enfance.

Milieu cultivé, de la plus vraie *culture*, c'est-à-dire celle qui consiste dans un goût des choses de l'esprit aussi naturel que les affections du cœur et les intérêts du métier, homogène à ces intérêts et à ces affections. Cette bourgeoisie est encore tout près de ses origines paysannes. Le métier de meunier, exercé depuis le milieu du siècle dans la famille, y contribue. Culture tout à fait désintéressée, libre, de plus en plus ouverte aux nouveautés. On fait beaucoup de musique, de la peinture.

Pierre est externe et demi-pensionnaire à l'Institution Victor de Laprade, qui remplit le rôle de petit-séminaire pour cette région du diocèse de Lyon. Les locaux étant réquisitionnés en 1915, cette institution se transporte à Saint-Chamond, chez les Maristes, où Pierre subit une année d'internat pour sa philosophie (1915-1916).

Dès son enfance, il souffre beaucoup d'asthme.

1916, 8 août, mobilisé au 86e d'artillerie. Part pour le front le Jeudi-Saint, 5 avril 1917. Est, peu de jours après, blessé assez gravement au talon droit par un éclat d'obus à Carnicy.

En 1937, *dans un article sur Maurice Denis :* Ces pauvres choses fragiles que les plus heureux d'entre nous ont connues dans les maisons de leur enfance... La douceur de Dieu dans notre vie... Il y a une poésie intérieure du christianisme tellement belle qu'on ose à peine en parler : elle vient de la fidélité de Dieu au cœur de ses enfants.

L'abbé Batet, aujourd'hui aumônier des Clarisses à Montbrison, fut un des professeurs de Pierre.

Remarquons en quels termes significatifs celui-ci, vers 1950, lui exprima sa gratitude : C'est en vous que j'ai trouvé pour la première fois l'authenticité de la vie de l'esprit, l'amour un peu ombrageux de la vérité et de la liberté. Ce sont des choses que l'on n'oublie pas et des rencontres que l'on ne fait pas si souvent dans la vie. Encore une fois, vous étiez cette rencontre. Votre souvenir est ainsi lié pour moi, et pour toujours, à tout ce qu'il y a de plus pur dans ma vie. *Voici ce que nous écrit l'abbé Batet :*

Jusqu'à la troisième, élève insupportable. Toujours en mouvement, à droite et à gauche, dans une distraction continuelle. Un directeur spirituel lui dit un jour, après je ne sais quels actes d'indiscipline : « Vous serez le déshonneur de votre famille; vous périrez sur l'échafaud... » Comme sa mère croyait que ses mauvaises notes étaient injustes, je l'invitai à faire une enquête auprès de plusieurs professeurs, elle se rendit compte enfin de la gravité du cas. Elle me chargea de lui donner des répétitions. Comme nous nous comprîmes, il s'intéressa aux choses. Il avait l'esprit vif. C'étaient les conventions sans âme auxquelles il ne pouvait pas se faire.

On ne remarquait pas en lui, je crois, de dispositions particulières pour le dessin. Le docteur Dupeyrat, son camarade, me raconte que durant son année de philosophie il dessinait en étude : des femmes légères! Surpris, il faillit être mis à la porte.

19 avril 1917, hospitalisé à Pau (hôpital 137, ancien couvent de franciscains). Opéré le 6 août. Crises d'asthme, bronchite, violents maux de dents. Du 26 septembre au 2 novembre, cure à Salies-de-Béarn. Le 28 décembre, réformé temporairement. Le 30 décembre, quitte Pau.

Ce temps et l'année suivante nous sont bien connus par de nombreuses lettres, confidences à ses parents, à son frère et à son infirmière, Mme Perrineau, durant



Un ange ouvre la porte du couvent à S. Dominique, de nuit. Vitrail à Sainte-Sabine, Rome, 1937.

La Pentecôte. Sainte-Sabine, Rome, 1939.



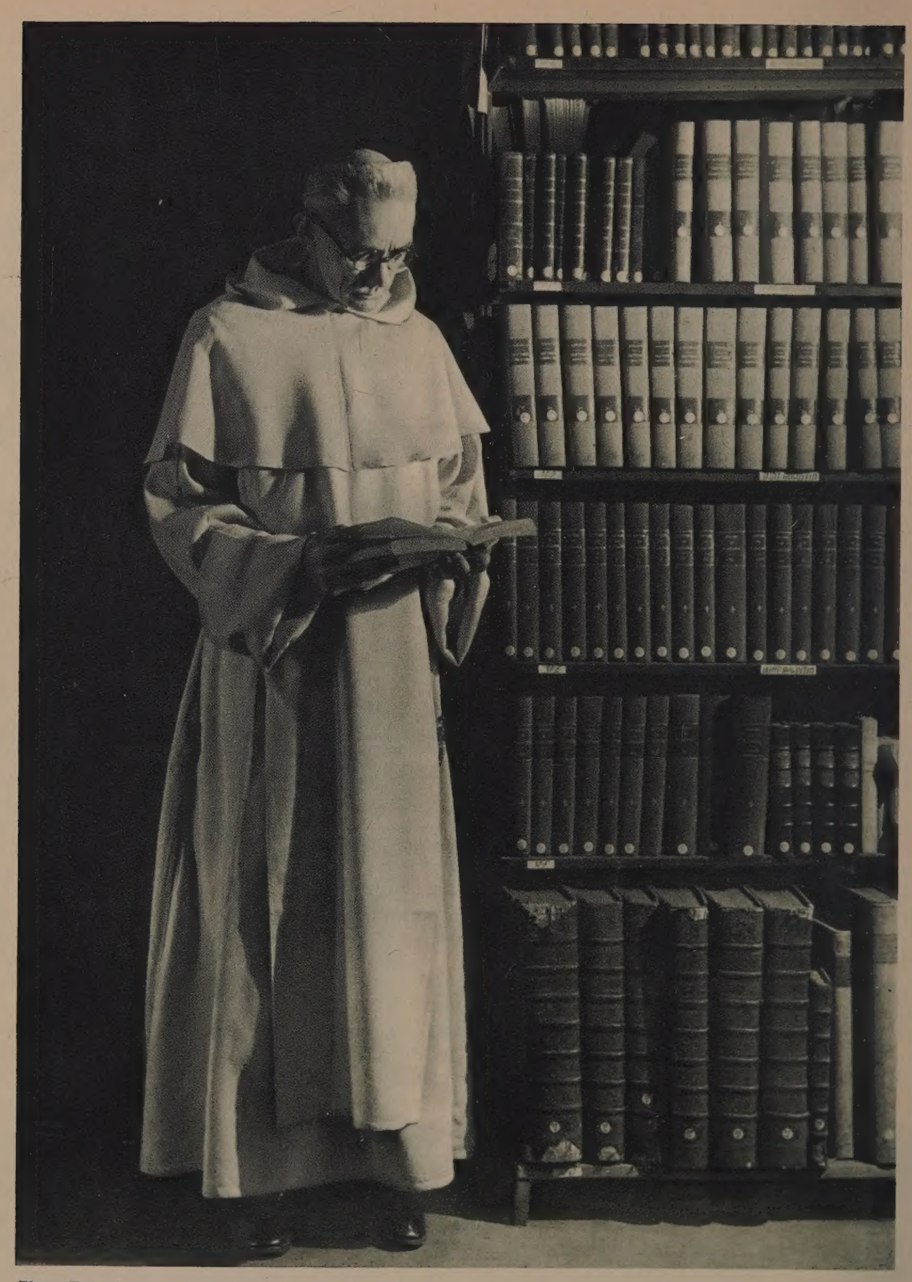


Photo Brassaï.

les absences de celle-ci et le séjour à Salies. A cette époque, la vocation artistique s'affirme d'une façon aussi naïve que résolue. Pierre copie des illustrations, multiplie les aquarelles, en vend déjà, peint des études de fleurs et de paysages, grave à l'eau-forte. Il multiplie les déclarations (romantiques) sur la vie douloureuse des artistes qui sont des « réprouvés ».

Il s'analyse sans cesse et révèle dans ces analyses, sous bien des complications, certes, sa singulière perspicacité, ses exigences spirituelles, ses qualités de cœur. Il faudra plus tard citer bien des passages de ses lettres

Période douloureuse. Son « spleen » — tout littéraire qu'il est — et le « cafard » militaire traduisent une douleur profonde. Déjà celle de toute vocation artistique dans le monde moderne. Et avant sa mobilisation, il s'est épris d'une amie de ses sœurs, très jolie. Il lui écrit souvent, donne ces lettres à lire à son infirmière, qui garde le souvenir de textes admirables. Elle ne répond jamais. Cette blessure se creusera durant quatre années.

MONTBRISON, 1918

De retour à Estiallet, il travaille sous la direction d'un peintre et sculpteur stéphanois, Joseph Lamberton, allant pour cela à Saint-Etienne, à moins que ce « bon maître » ne vienne séjourner chez ses parents.

Du 25 avril au 8 mai, avec son ami Gabriel Brassart, exposition d'eaux-fortes à Montbrison. Il fait beaucoup de paysage, a déjà des commandes de portraits.

Durant l'été, le célèbre sculpteur Bartholomé, venu à Montbrison pour y faire un monument, se lie avec la famille Couturier, s'occupe très assidûment de Pierre qu'il engage à aller à Paris.

Son pied le fait parfois souffrir. Sa réforme est renouvelée. Crises d'asthme.

Dans une lettre du Jeudi-Saint 1918 : Il fait merveilleusement beau! Un vrai temps de Jeudi saint. Le beau ciel et le grand soleil de tous mes Jeudis saints d'enfant! Ce jour-là a toujours été pour moi synonyme de lumière, de délivrance, de pure joie : l'année dernière je partais au front, tranquille, prêt à toutes les folies que l'on n'a qu'à vingt ans, celles que l'on paye de sa vie. Et cependant la vie est-elle digne de ces grands rêves-là? Je ne l'affirmerais pas, puisque pour ne pas les salir, ces rêves-là, il faut en mourir.

— J'ai repris — *écrit-il* — ma vieille habitude de soutenir devant « le monde » les paradoxes les plus immoraux et les plus fous. Maman et papa sont absolument désespérés, parce que convaincus qu'avec une tenue pareille je n'arriverai jamais à me marier!

Je ne suis pas un bon jeune homme, je demeure un enfant terrible et je me sens beaucoup plus à l'aise dans ce rôle que dans tout autre.

Vers le mois de mai : J'ai repris ma bonne vie d'autrefois. Je communie tous les quinze jours.

En mars : Je désire passionnément de pauvres bonheurs que je sais fugitifs, et je les désire éternels dans l'instant même où je les détruits par la pensée qu'ils ne le sont pas.

A l'automne : On ne court qu'après les gens qui fichent le camp. On ne court qu'après des bonheurs qui ne veulent pas de nous.

Le jour de ses vingt-et-un ans : L'avenir ne me fait point de promesses, je marche, soutenu par la vie, comme un soldat marche dans le rang. Je vais vers une espérance vague, mais que je devine immense. Je vais vers la vie que je me suis choisie, et c'est la plus belle après celle du prêtre. J'y vais librement dans l'orgueil de ma force, mais c'est sans joie.

En mars : ... attristé jusqu'à l'heure où je m'en fus au paysage, en pleine nature, c'est-à-dire à la source très pure de toute joie.

Il pense comme son ami Brassart : les peintres ne sont pas des hommes.

Son « *bon maître* », *en janvier, le* lance dans l'impressionnisme absolu, pour commencer... « Vous êtes à côté de la nature, il faut y revenir »... C'est plus dur que je n'aurais pensé. *Mais au printemps,* du dessin uniquement, « pour me mater » *pour arriver à* un dessin impeccable... J'apprends peu à peu l'amour du travail, du travail long, patient, acharné, c'est-à-dire tout à fait opposé à toutes les tendances de mon caractère et de mon tempérament... Je glissais peu à peu vers l'à peu près brillant... Je remonte la pente lentement, laborieusement... Peut-être vais-je mourir de lassitude et d'ennui. *Il se rattrape en faisant du paysage à son gré.*

Le jeune peintre

(1919-1925)

9 janvier 1919, arrivé à Paris, Il s'inscrit tout de suite à l'Académie de la Grande Chaumière. Il s'installe à Auteuil, 12, rue Erlanger, chez des amis de Bartholomé.

Nous ne poursuivons pas ce précis, parce que le témoignage de Robert Boulet contiendra les indications nécessaires.

Je ne puis me marier avant vingt-cinq ou trente ans... La vie sérieuse commence. On ne bâtit pas assez solidement avec toutes les larmes de ses yeux et tout le sang de son cœur — même quand on est peintre.

Le témoignage de Robert Boulet :

C'est dans la ferveur de la fondation des Ateliers d'Art sacré, à la démobilisation de l'autre guerre, que m'est apparu Pierre Couturier, pendant l'automne 1919. Pierre Dubois, tandis qu'il suivait déjà Desvallières dans un premier essai à l'Académie Ranson dès le printemps précédent, avait connu Couturier à la Grande Chaumière et l'avait entretenu de nos projets. Je ne sais quelle influence avait alors sur lui Lucien Simon; mais, selon ses propres dires, il avait manié sur un lit d'hôpital, grand blessé de guerre, ses premières armes de paix en copiant des dessins dans la *Vie parisienne*! Je me suis toujours demandé si cette première formation, comme il arrive, n'avait pas exercé toute sa vie une influence inconsciente sur sa calligraphie. Milieu curieux que cet Art Sacré de toute première heure où se côtoyaient, dans un bouillonnement encore incertain, d'anciens élèves ou amis de Desvallières et de Maurice Denis, comme Valentine Reyre, Dubois, Quelvée, Goerg ou moi-même. L'exemple émouvant de Desvallières s'accompagnait de l'enseignement de Maurice Denis (1), qui nous avait saisis et excités quelques années auparavant à l'Académie Ranson, alors qu'il cherchait à nous conduire « du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique ». En même temps qu'il l'initiait à l'art moderne, ce milieu révélait déjà à P. Couturier sa vocation. « Vous m'avez donné l'occasion de travailler pour Dieu en formant cet atelier d'Art sacré, c'est presque comme si vous aviez donné un sens à mes actions. Je songe avec quelque angoisse au pauvre bonhomme de peintre que j'aurais pu être si cette voie ne s'était ouverte devant moi... Un peintre profane, ce n'est tout de même pas normal! », m'écrira-t-il deux ans plus tard. Et dès ce début : « A certaines heures, on se demande ce qu'on fait sur la terre avec une palette et des pinceaux en mains... et puis, tout d'un coup, le travail marche et pour quelques heures on ne pense plus qu'à ce travail qui a l'air de se faire comme on chante un cantique aux messes du matin : J'irai la voir un jour... au ciel dans ma patrie!... On sait seulement qu'on a le plus beau métier qui soit sur la terre, et que c'est pour le bon Dieu! » Son caractère généreux, entier en même temps que primesautier, se donnait à la cause du travail collectif, corporatif, que Maurice Denis s'efforçait d'organiser. Quoique débutant, on lui confia un panneau, *la Crucifixion*, dans cette chapelle à la Vierge que les Ateliers d'Art Sacré devaient fournir en fin d'année à l'Exposition de la Société de Saint-Jean. Il vint l'exécuter l'été dans notre maison du Pas-de-Calais, tout en m'aidant pour ma *Pentecôte*. C'était sa première grande toile, et très vite il s'assimilait la technique nécessaire à ce genre de réalisations. Il découvrait avec enthousiasme cette mer déchaînée qui battait sur les rochers et dont l'écume balayait notre terrasse; mais quand nous voulions en garder le souvenir dans ces petites esquisses de mémoire que recommandait Denis, comme nos tempéraments réagissaient différemment! Quelle manière incisive, un peu sèche, métallique, de fixer sur le carton ces vagues, pour moi toutes de mouvement et d'imprécision : aucune attache impressionniste chez Couturier. Il semblait dès lors orienté vers les compositions décoratives; il était apte à goûter les tendances abstractives de l'art moderne.

Il devait pourtant continuer plusieurs années son travail à l'Art Sacré. Il avait à Auteuil un atelier à proximité de la nouvelle fondation bénédictine de la rue de la Source. Séduit par les célébrations des moines (2), il en faisait de petits tableaux qu'il vendait à l'amateur Philippon. L'abbé Lallement qui, après le P. Louis, donna à l'atelier les cours de dogme, devait l'entraîner vers saint Dominique et saint Thomas, dont il fera sa lecture quotidienne.

Au printemps 21, l'Exposition d'art sacré finie, nous faisions ensemble connaissance de l'Italie. Maurice Denis revenait d'Afrique et de Rome, et

(1) Cf. *L'Art Sacré*, décembre 1937, *Ce que nous devons à Denis*, p. 165.
(2) Il le demeura jusqu'à la fin. Cf. *L'Art Sacré*, septembre-octobre 1952, p. 12.

nous partions à trois, sa fille aînée, Couturier et moi, pour le rejoindre à Sienne. Délicieuse quinzaine : promenades exquises en compagnie du maître (qui en a laissé le souvenir dans ses *Charmes et leçons de l'Italie*), découverte des Primitifs que nous copions au Musée. Logeant près du Dôme, où Couturier entendait la messe tous les deux jours, nous rejoignions les Maurice Denis dans le quartier de sainte Catherine en passant par le chemin de sa vision. Nous découvrions ensuite, à Assise, Giotto et le Poverello (dont il devait nous déclarer, en 1952, que c'était le seul saint qu'il aimait!). Nous faisions ensemble, à pied et sous la pluie, l'émouvante ascension de l'Alverne. Notre ami avait alors un aspect assez particulier, avec son long pardessus marron, son chapeau noir, sa barbe en collier, ses grosses lunettes sur son nez écrasé de Celte :« Tout à fait la tête de ceux qu'on arrête » avait dit le commissaire de Montbrison lors de l'obtention du passeport! « Niente alla barba », ordonnait-il au coiffeur italien auquel il livrait sa tête pour la raser comme celle d'un Chartreux. L'Italie pourtant était en pleine révolution, nous en fîmes l'expérience quand une bande de jeunes fascistes nous barra l'escalier de l'hôtel d'Arezzo revolver au poing, pour nous déclarer ensuite avec politesse : « Excusez-nous, Messieurs, nous croyions que vous étiez des révolutionnaires russes! ». Puis ce fut Florence où l'on retrouva Maurice Denis, insistant sur le fait que cette ville devait nous donner avant tout une leçon de dessin. Un an après, Couturier m'écrira : « S'il ne tenait qu'à moi... je suis, je crois, plus en état de faire ce voyage maintenant, et davantage dans cet esprit de pèlerin qu'il est nécessaire d'apporter dans ces lieux-là, parce que Dieu, dans son infinie bonté, a peu à peu détaché de moi ce que je n'avais pas la force de quitter. Mais cependant, mon bon ami, quel souvenir nous avons là entre nous.. »

Cette amitié, ainsi affermie et que devait sceller sa présence comme servant de messe à mon mariage dans cette chapelle du Prieuré dont il venait, avec A. Martine, d'exécuter le plafond, ne devait pas se poursuivre dans le cadre des Ateliers. Je n'y retournais plus, tandis que Couturier continuait sa vie de peintre. Pierre Dubois pourra dire ce qu'a été son travail pendant ces années d'intime collaboration avec lui. C'est l'époque où Maurice Denis écrivait à Dom Verkade à propos de l'Ecole : « L'esprit chrétien qui y règne, en même temps que la bonne humeur et le désir de bien faire sont évidemment quelque chose de très rare à notre époque. Desvallières et moi nous sommes dans l'admiration de ces jeunes gens. Nous respectons (peut-être un peu trop) leurs initiatives qui sont souvent très indépendantes. » Les Ateliers avaient polarisé les jeunes artistes que leurs aspirations religieuses détournaient des académies banales, et ils commençaient à les envoyer au cloître les uns après les autres. Pendant toutes ces années, les lettres de Couturier sont charmantes d'humilité, de tendresse et d'esprit surnaturel, avec une nuance de crainte assez particulière. Par exemple : « Je suis parti comme je pars toujours, comme je prends le plaisir, brusquement et en quelque sorte furtivement; comme si le bonheur était défendu, peut-être aussi parce que je sens qu'il l'est — dans bien des cas! Je suis très faible. Et vous me promettez l'avenir, comme si j'étais fort. » Une autre fois : « Priez pour moi, l'ennemi est tellement proche, il est certains jours dans tout ce que nous aimons, cela sans doute jusqu'à ce que nous soyons des saints. »

Nous voilà donc au grand tournant. Si le printemps 24 a vu l'oblature bénédictine de Couturier, au printemps 25, l'orientation dominicaine est définitive. « Je vous envie un peu d'aller en Italie, mais pas beaucoup » écrira-t-il le 1er septembre : il va entrer au noviciat d'Amiens, et c'est chez les Dominicains de la Minerve à Rome, puis à Assise, que ses amis pourront prier selon sa demande le 14 septembre « pour que le tordu devienne droit ». Mais avant de les quitter il est venu quelques jours chez eux. Ils l'ont cueilli à Paris; il a voulu passer une dernière soirée au Cirque Médrano, représentation écourtée par un incident comique qui l'amusa beaucoup. Cependant, brisé par l'émotion, il est à bout de forces et comme agonisant. Jamais bleuets et coquelicots des champs qu'on traverse n'ont pourtant paru si beaux. On parle aussi politique. Jusque-là camelot du roi dévoué, il s'écrie, à la veille de franchir la clôture : « L'essentiel est de ne pas devenir libéral! » Il ne devait jamais l'être, du moins au sens général du mot.

Du sculpteur Albert Dubos :

La plus ancienne image que j'aie du Père, c'est celle de ce long garçon à la tête ronde, serré dans son veston comme lorsqu'on a trop grandi, qui arriva rue de Furstenberg quand les Ateliers d'Art sacré se formèrent. Dès son entrée, il créa le climat. Son entrain, sa simplicité, cette sorte de charme sain auquel on ne résistait pas, lièrent les personnages très divers qui, à ce moment-là, composaient les ateliers. Il y noua de solides amitiés, Dubois, Robert Boulet, Metchersky ci-devant prince, qu'il admirait pour l'aisance avec laquelle il acceptait la perte totale de sa fortune qui avait été très grande. « Les Russes très bien sont mieux que les Français très bien, parce que les Français restent toujours un peu attachés aux choses, » disait Couturier, pensif, après avoir raconté qu'un soir, assis avec Metchersky sur un banc des Champs-Elysées, Metchersky s'était retourné, et sans ombre de mélancolie ou d'amertume avait dit : « C'était mon hôtel... »

Mais le compagnon de travail le plus aimé était, je crois, Viñès, neveu de Ricardo Viñès, le grand pianiste. Viñès était à cette époque un tout jeune garçon, très doué, avec le goût de la recherche, même de l'aventure picturale — et une pointe de snobisme juvénile. Il enchantait Couturier.

De Pauline Peugniez (Madame Hébert-Stevens) :

Souvent accompagné de jeunes femmes d'une élégance de très bon ton, il intriguait d'autant plus que son aspect révolutionnaire s'alliait à une secrète réserve. Il parlait sans éclat, avec mesure,

et si l'on pénétrait un peu dans son amitié, un fond de bon sens et d'honnêteté vous mettait en confiance.

Une inquiétude semblait le distraire de son travail. Fervent d' « Action Française », il montait la garde la nuit à la porte de Daudet et si l'on essayait de le ramener à la peinture, « la politique est le premier des arts, Madame » disait-il d'un ton doctoral en levant l'index droit. Ainsi, sous ses airs d'anarchiste, il appartenait à l'extrême droite; et prenant la parole au cours d'un banquet offert à Denis, il se félicitait en scandant les mots de ce que le maître préservât ses élèves « d'un libéralisme inutile et dangereux! » Tout de même, ce jour-là où pour la première fois nous entendions sa voix en public, son autorité nous frappa, car dans la discussion il se prenait fort peu au sérieux.

Instable dans son travail, errant, tourmenté, il ne donnait certes pas l'image d'un homme heureux.

D'une brodeuse aux Ateliers (devenue religieuse) :

Un quart d'heure avant le cours de morale, qui était donné le jeudi par un Père dominicain, Pierre Couturier filait à l'anglaise, au grand désespoir de la massière, pour le « mauvais exemple » donné aux jeunes.

De Marie Belmon :

A chaque début de travail, il n'oubliait jamais de se mettre à genoux, tourné vers le crucifix, et, suivi par nous tous, récitait trois *Ave Maria* et des invocations à Fra Angelico. La messe mensuelle aux Carmes était régulièrement servie par lui.

Comment le Père Couturier, plus tard, jugera Denis et son enseignement :

En décembre 1937 (dans « L'Art Sacré »):

Je ne me rappelle jamais qu'avec ravissement les années où je l'ai connu. Et peut-être déjà se mêle-t-il à cette émotion la nostalgie de ma jeunesse. Nous étions encore tout près de nos vingt ans. Denis nous ouvrait le monde des couleurs et des lignes; et Dieu sait si c'est un monde enchanté! Denis était pour nous toute la peinture moderne, toute sa jeunesse, toute sa liberté... Plus tard on voit bien que cette découverte ne s'est pas faite d'un seul coup et que c'est un monde où l'on s'est avancé pas à pas : Denis conduisait à Bonnard, Bonnard à Matisse, Matisse à Derain et à Picasso, et, à leur tour, ceux-là, se retournant, reconduisaient vers leurs aînés : Cézanne et Degas, Renoir et Manet, Corot et Delacroix.

D'autres auront pris, sans doute, d'autres chemins, mais nous, c'est Denis que nous avons trouvé sur le seuil. Avec lui que nous avons fait les premiers pas dans le royaume enchanté. C'est le moment où la peinture commence à compter pour elle-même, à se faire aimer pour elle-même; où ceux qu'on prenait pour des fous nous découvrent leurs beaux visages, audacieux, amis, pleins de pensées. Les barrières sont tombées, tout est nouveau. Cette liberté, cette nouveauté, encore une fois c'est à Denis que nous les avons dues et beaucoup qui l'oublient les ont également reçues de lui.

En 1947 (Notes intimes) :

En dépit de ce qu'il y avait certainement de trop systématique dans la maison (Art Sacré) et de trop sûr de soi (et c'est peut-être ce qu'il a de plus périlleux en art), des choses très précieuses y furent enseignées. Et il y régnait un climat de liberté et d'amitié charmantes.

Sa passion pour l'Italie, pour le décor italien de la vie (et l'art lui-même considéré comme un décor de fête), cette immense curiosité des choses de l'intelligence par dessus tout cela, etc.

Avant le voyage en Italie (avril et mai 1921), l'abbé Lallement qui dirige Pierre Couturier depuis quelques mois, lui donne des indications spirituelles. Nous les retrouvons, soigneusement recopiées. Deux passages touchent au vif un souci majeur du jeune peintre, qui demeurera chez le religieux : celui de l'affinité de l'art et de la vie spirituelle, et aussi bien de leur antinomie.

Ce que vous devez chercher, mon enfant, dans les beautés que vous offre ce voyage, c'est de la paix, par l'harmonie de votre imagination et de votre foi... Il faut vous faire une sensibilité toute nourrie de grande beauté, de cette beauté matutinale dont parle saint Augustin, que prennent les choses lorsqu'elles sont vues sous le très pur et très riche rayon des « raisons » divines, comme sortant dans leur aurore de la raison de Dieu.

... Voici sur quoi j'insiste : c'est un bien long chemin et où l'on risque de s'arrêter en route, de passer par la nature et par l'art pour aller à Dieu. Il faut se donner à Dieu *directement*, puis *avec Dieu* et avec ses anges, on regarde le monde où il nous a mis, et on le loue de la grande beauté qu'Il y a répandue. Mais on le loue surtout lui d'être si beau. Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.

Si l'accord de la création artistique et de la vie spirituelle lui pose déjà un problème, à certains jours angoissant, en revanche cette vie spirituelle et le royalisme militant s'attisent l'un l'autre en lui.

Le séjour chez les Boulet semble avoir fortement contribué à cette double ferveur, merveilleusement harmonisée. Comme toujours, un long travail souterrain aboutit « brusquement » — c'est un de ses mots caractéristiques. De l'une à l'autre de deux lettres à son frère toutes deux de janvier 1922 : Entre temps, je suis devenu monarchiste. *Et vers le même temps, plus grande ferveur religieuse. (C'est aussi un moment de profonde lassitude, physique et morale, dont nous avons plusieurs expressions.)*

Dès cette époque, il voit les insuffisances et les déviations de l'Action Française, au regard de la foi. Mais les rectifications lui paraissent faciles. A son

frère : Tu fais bien d'acheter des Maurras. C'est une excellente pensée. Corrigée et complétée par Maritain, par exemple, au point de vue purement catholique, cela doit faire un ensemble magnifique.

Et dès cette époque, nette primauté du surnaturel. Que le Roi revienne vite ! Du moins tout ce qu'on fait hâtera sans doute la venue du Royaume de Dieu, cela seul importe. Là est aussi toute espérance, toute force, toute consolation.

Il joue un rôle actif dans la création d'une « Association Saint-Louis », dont ne doivent faire partie que des ligueurs et qui soient « catholiques fervents ». Il donne une conférence dans nous ne savons quel groupe, et le texte, entièrement rédigé, est une collection de tous les slogans d'Action Française, assénés avec un simplisme candide. Comme il doit en rire en Paradis, et de ces deux phrases : Dans une société viciée comme la nôtre, l'erreur manifeste et persévérante n'a droit en bonne justice qu'aux coups de bâton... Des institutions comme le séminaire de Saint-Sulpice compensaient dans une certaine mesure l'éclipse du prestige intellectuel *(celui de la France durant le « stupide* XIXe *siècle »).*

Il se dépense sans compter, prêt aux bagarres dans les manifestations, montant les gardes de nuit à l'imprimerie du journal, raccompagnant Maurras à son domicile. Au début de 1923, un vendredi, il écrit à son frère : Depuis lundi, je ne m'étais pas couché : lundi au Sacré-Cœur, adoration; mardi, garde à l'imprimerie; mercredi, Paris-Lunéville; jeudi, retour de Lunéville... » (1).

Il ne s'analyse plus. Il ne s'appesantit plus sur ses propres peines : il est accablé par celle du monde autour de lui. Je suis lamentable. Mais il ne faut pas le dire : cela crée un peu plus de souffrance, quand c'est précisément cet excès de souffrance autour de moi qui m'affole. Et puis tout s'arrange au moment où l'on n'en peut plus, où l'on va tout jeter, et soi-même à genoux pour demander la grâce, Dieu qui tend la main !... Dans cette solitude assiégée de toute la souffrance et de toute la misère humaine rencontrée à tous les pas, avec en soi son impuissance, impuissance d'homme, impuissance d'artiste, ta pensée me parvient, avec l'occasion de faire un peu de bien, et c'est à nouveau la marche en avant.

« Servir », être « utile » est un des thèmes constants à cette époque. A ce point qu'il écrit du Vieux Colombier : Que de talent, que de plaisir, que d'émotions vainement gâchés ! Et il y a une grande tristesse à se dire qu'un effort aussi intéressant, aussi sérieux que celui de ce théâtre du Vieux-Colombier n'aboutira qu'à d'inutiles jouissances d'esthètes.

Il vit de tout ce qu'il y a de plus vivant dans l'art de l'époque, musique des « Six », poésie de Claudel, peinture de Matisse, de Dufy, de Picasso. Il recommande à son frère d'acheter la revue de Le Corbusier « L'Esprit Nouveau »...

Lorsque, fin 1922, il se prépare à déménager, pour occuper un atelier, 56 bis, rue Falguière : Je logerai dans la pièce même où je travaillerai et je crois bien que je finirai par n'en guère sortir. La pensée de rentrer dans un logis aux murs absolument nus, où il n'y aura jamais que ce que je voudrai bien, et ce sera très peu de choses, m'est bien chère... Je crois que là, si Dieu le veut, je serai heureux, et de jour en jour plus séparé du monde inutilement agité, si j'en ai la force. Il faut prier pour moi...

Le 2 février 1925, « subitement », sur le Boulevard Montparnasse, en passant devant « la Rotonde », il perçoit l'appel décisif de Dieu.

De longs mois s'écoulent entre le 2 février et l'entrée au noviciat, qui a lieu le 14 septembre, parce que des travaux sont en train, surtout la participation des Ateliers d'Art Sacré à la chapelle du Village Français à l'Exposition des Arts Décoratifs, ensuite parce que l'entrée est normalement fixée chaque année ce jour-là.

Il écrira à son ami Hébert-Stevens : Un jour vient normalement où ayant connu et accepté tout un ordre de vérités, ou mieux l'ordre de la vérité, on se met en état de la servir pratiquement dans sa vie, le mieux qu'on peut.

A sa mère : J'ai vécu des années très tranquillement, sans rien faire de précis pour entrer en religion, mais tout de même, en me gardant de tout ce qui pouvait entraver ma liberté, de tout ce qui pourrait être un jour un obstacle. J'ai tenu à être constamment prêt à répondre et à tout quitter...

Il écrira du noviciat à son père : Tu verras mieux plus tard combien il m'était impossible d'être partagé entre l'art et le service de Dieu... Que veux-tu ? Je suis ainsi fait que je ne serai jamais un modéré... La peinture, c'était vraiment trop peu, et, même religieuse, même en accord avec mes convictions, il me faut un service plus direct. Je ne peux pas faire deux choses.

En août, à Mme Perrineau : Conformer son cœur et sa volonté à la volonté divine, est notre raison d'être à nous, moines... *Nous quittons tout, précisément pour être libres :* de cette vraie liberté qui consiste à pouvoir tout remettre entre les mains de Dieu, tranquillement.

Le 14 septembre, lorsque, à la gare du Nord, le train qui le conduit à Amiens, au noviciat, s'ébranle, il crie de la portière à l'ami qui l'a accompagné : Au revoir mon vieux. Soignez les volumes ! Vive le Roi ! ...pour la République !

(1) Il est allé en Lorraine pour obtenir la commande des quatre vitraux de l'église de Dommèvre-sur-Vezouze, qu'il exécute effectivement en 1923.

La jeunesse religieuse

(1925-1932)

Cette année 1925 où la liberté est entrée dans ma vie ayant le visage de l'Amour...
(dans une lettre de 1939)

1925, 14 septembre, arrivée au noviciat, à Amiens. — 22 septembre, prise d'habit. Il reçoit les prénoms de Marie-Alain (en l'honneur du « bienheureux » Alain de la Roche, apôtre du Rosaire au xve siècle).

1926, 23 septembre, profession religieuse pour trois ans. Arrivée au Saulchoir, à Kain, près de Tournai, où il fait ses études de philosophie et de théologie.

1928, du 18 juillet au 7 septembre, à Oslo, peint des fresques dans la chapelle des dominicains français.

1929, juin, à Chaillon (Meuse) avec Pierre Dubois, pour se perfectionner dans la technique de la fresque, en vue d'une seconde campagne à Oslo, où il retourne pour peindre une grande *Pentecôte*. 24 septembre, vœux définitifs (« solennels »).

1930, 25 juillet, ordonné prêtre au Saulchoir par Mgr Maglione, nonce à Paris, depuis cardinal. Vacances à Montbrison, prolongées jusqu'au 1er septembre, car, sur la suggestion de Maurice Denis, il est envoyé à Rome au Collège Angélique pour faire ses deux dernières années de théologie. Il s'arrête une semaine à Venise, et une à Assise. — Elève du P. Garrigou-Lagrange.

1931, vers la fin de l'année scolaire, très éprouvé par le climat de Rome, menacé de phtisie, il rentre en France. De la mi-septembre à la fin de décembre, cure de repos à Thorenc, au-dessus de Grasse, à l'Hôtel des Alpes (sanatorium religieux).

1932, janvier-avril, à Rome, mais dispensé de ses derniers mois d'études, décore la chapelle du Maître Général de l'Ordre, le Père Gillet (ce dernier transportera ces peintures en s'installant au couvent de Sainte-Sabine sur l'Aventin). En mai, arrive à Sainte-Anne, Sallanches, où il est envoyé pour se reposer, tout en assurant l'aumônerie d'un préventorium de jeunes filles. Ce séjour, qui doit n'être que de quelques mois, durera trois ans.

Les novices heureux n'ont pas d'histoire. De celui-ci son Père Maître, le R.P. Berger, nous écrit :
Il est venu au noviciat de tout son cœur, sans arrière-pensée, se donnant à Dieu comme il Lui plairait. Il fut dès le début d'une simplicité d'enfant, et de toute confiance dans les mains de son Père Maître.

Maurice Denis allant le voir, note dans son journal (dont on souhaite si vivement la publication) : Comme il est jeune, et comme il est bon!

Lui-même se dit le plus heureux des hommes, sans regrets et sans désirs... Comment pourrai-je jamais dire quelle grâce ce fut pour moi d'être appelé à ne plus m'occuper que de ce qui est essentiel!...

A son père : Où as-tu pu bien prendre l'idée que mon caractère était le moins du monde incompatible avec la discipline monastique? Tu ne comprends pas que pour certains caractères, la discipline, bien plus qu'elle n'est une barrière, est la route solide et sûre sur laquelle on marche plus vite et plus sûrement au but...

Dès novembre 1925, le Père Maître, au lieu du travail manuel quelconque que font habituellement les novices, lui fait faire diverses peintures dans le noviciat et le couvent. Ce n'est pour lui qu'un exercice de noviciat comme un autre!...

La condamnation de l'Action Française portée par Pie XI coïncide presque avec sa sortie du noviciat. L'épreuve est d'autant plus déchirante qu'un proche parent, particulièrement cher et qu'il a lui-même gagné à la cause vers 1922, refuse de se soumettre. Tout de suite, le religieux écrit : Ce qui est certain, c'est qu'il faut obéir au pape. *Après trois ans où le parent si aimé s'obstine :* Ce qui m'inquiète c'est qu'à la longue l'esprit se fausse : il ne retrouvera plus pour l'Église, qui est notre Mère d'abord, la tendresse filiale, l'amour d'enfant et la confiance qu'il faut avoir pour elle. Quand on a perdu le sens de ces choses-là, on ne retrouve plus le chemin pour revenir, ni la force de porter les souffrances que l'Eglise nous impose à certaines heures.

En juin 1930, adressant au parent révolté des vœux pour sa fête, il lui souhaite de marcher d'un pas pressé au seul but de notre vie.
Pour le moment tu t'attardes encore à des choses qui ont été bonnes, mais qui sont le passé, car ce que l'Eglise dépasse et entend nous faire dépasser

est bel et bien *passé (il souligne)*. C'est placer l'Eglise trop bas que de la croire liée, comme nous le pensions, à telle ou telle formule politique... Il faut comprendre combien l'Eglise est au-dessus des combinaisons humaines, même quand les hommes d'Eglise paraissent l'y compromettre plus ou moins... Qu'est-ce qui a le mieux servi l'Eglise, des persécutions de l'Empire Romain ou de l'immense appui qu'il lui a prêté ensuite? Elle s'est servie de tout.

... Je te dis tout cela non pour t'attrister, mais pour te donner un peu de liberté. A la veille du sacerdoce, je vois clairement ces choses. Gardons l'essentiel : nous sommes faits pour Dieu, cela implique des libertés essentielles aussi : « La liberté des enfants de Dieu ». Celle qui leur est due à ce titre, et qu'ils doivent prendre, contre eux-mêmes, tous les jours.

Parfaite disponibilité pour ce que l'obéissance commandera, peinture ou ministère de prédication : La vie d'un prêtre est plus belle que tout. *Le jour où il a trente-deux ans :* C'est la joie qui domine maintenant, et pour toujours. *Mais le drame de l'Action Française n'est pas sa seule épreuve. Le* 8 *septembre* 1927, *meurt subitement sa sœur Lili qu'il a toujours tendrement aimée. Bien des peines dans sa famille aggravent cette blessure inguérissable.* Les choses humaines sont si mêlées de joies et de peines qu'avec l'âge, ce n'est plus l'enthousiasme qui est le plus fort.

Il sera beau de montrer, quand la place sera moins mesurée, comme il devient pour tous un consolateur, un réconfort, un guide, en quels termes simples, naturels, semblables à ceux qui expriment les choses familières, il incline vers la vie d'oraison les êtres qui lui sont chers.

Suite des souvenirs de Robert Boulet :

En se faisant religieux, il était bien décidé à ne plus faire de peinture. Mais, comme j'étais, paraît-il, « affolé » de ce que ses supérieurs lui aient, dès les premiers mois, fait reprendre ses pinceaux : « Mon bon ami, m'écrivait-il, je n'ai jamais eu pour la peinture cette flamme dévorante dont vous avez brûlé, si j'ose dire — et d'ailleurs, le genre de peinture — comme telle — pour lequel je garde les sentiments les meilleurs (celle de Matisse et de Dufy) ne comporte guère ces fièvres, et je le crois pratiquement incompatible avec la vie religieuse... Et puis j'aime autant balayer... Tout cela diminue les risques de l'aventure... » Même quand, quatre ans après, il déclarera : « C'en est fait — maintenant ma situation est claire, je suis peintre avant tout, » il gardera une certaine indifférence pour sa propre production : opposition de la peinture et de la vie qu'il nous exprimera encore, à Dubois et à moi-même, lors de son retour d'Amérique, après la dernière guerre. C'est que, dès le début de sa vie religieuse, il n'avait plus, disait-il, de joie qu'à tracer sur le papier quelques lignes géométriques ou quelques taches de couleur. Ce ne l'empêchait pas, au surplus, de s'écrier lors de notre première visite au Saulchoir : « Quelle tête il a, cet animal! », et de bondir sur son carnet pour me croquer!, ou encore de manifester son admiration pour Michel-Ange et d'en demander des cartes postales. « Il faut un contact plus intime, plus personnel avec le monde extérieur, et d'autre part il faut briser des modes d'expression trop abstraits auxquels je ne suis que trop enclin : vous retrouvez le double souci : Giotto-Picasso. Souci qui est un vrai *souci :* c'est trop difficile, la peinture religieuse! mais souci qui demeure cantonné dans l'ordre spéculatif. »

A Oslo, en 1928 : J'ai repris ma vie de peintre, mais dans une paix joyeuse et une liberté d'esprit que le monde ne connaît pas, et qu'on ne veut pas lui demander de nous donner... Aujourd'hui on fait de la peinture en Norvège, demain de la philosophie et de la théologie en Belgique, après-demain on ne sait quoi et on ne sait où : peu importe et l'essentiel est d'être très fidèle et très assuré que le Bon Dieu est la bonté même et qu'il nous aime.

Dès 1927 : C'est à toute l'inquiétude de notre temps qu'il faudra apporter la lumière de la Croix. Cela fait que nos études elles-mêmes ont quelque chose de passionné, qu'elles prennent de l'amour que nous gardons pour tous ceux vers qui nous reviendrons un jour et qui ont tant besoin de la vérité. Il ne faut pas que nous les décevions...

A son père, le 21 *juin* 1930 *:* Tu prieras pour que je sois un bon prêtre, fidèle et compatissant à la misère des gens. Il est si facile, et c'est si triste, de faire *un prêtre médiocre*. Mais tu ne voudrais pas de cela pour ton fils : je te demande donc, je te charge de demander et d'obtenir du Bon Dieu que je sois un prêtre qui aille au bout des grâces de sa vocation.

Le 17 *juillet* 1930 *:* A dix jours du sacerdoce, on a plus envie de se taire que de parler.

L'Italie. — Reprenons la suite des précieux souvenirs de Robert Boulet, en précisant qu'ils bloquent maintenant des faits échelonnés sur plusieurs années, anticipant même sur la période suivante : nous reviendrons alors sur l'épisode des peintures refusées à l'exposition romaine :

L'ordination de Pierre Couturier reste pour moi un grand souvenir. Le voilà prêtre et « sur la suggestion de Maurice Denis », le P. Louis décide de l'envoyer à Rome pour y poursuivre ses études. Ses vieux amis sont chargés de l'y conduire, par le chemin des écoliers. A Padoue, nous l'entraînons dire la messe au tombeau de saint Antoine, à l'étonnement du Frère sacristain qui prétend n'y avoir jamais vu de Dominicain! A Venise, Tintoret l'enthousiasme : il reste avec Greco, pendant ce voyage, le seul peintre ancien

qui semble le faire vibrer profondément. Nos conversations sur la lagune mettent plus que jamais en lumière et sa sensibilité et une certaine difficulté à entrer dans la psychologie d'autrui. Assise, où nous le laissons s'attarder, lui donne encore de grandes émotions, y compris Giotto. A Rome, nos contacts continuent. Pour reprendre l'expression d'un de ses confrères, il devient bientôt la « joie » du P. Gillet. C'est la décoration de l'oratoire du P. Général. Encore que malade P. Couturier n'a pas voulu accepter d'aide étrangère, pour garder sa liberté; mais il m'expose ses perplexités au cours de l'exécution des trois premiers panneaux. Bientôt il faudra déterminer sur place le format des deux qui seront ajoutés, tandis qu'il peint soixante mètres carrés de fresques à Montbrison. Et ce sera l'aventure du refus de ces deux toiles à certaine exposition romaine. P. Couturier l'expliquera en toute simplicité : il a été « dans cette affaire le moins informé et sans doute le moins ému ». Maurice Denis m'écrira que les « deux panneaux ont été marouflés trois ou quatre jours après, le Maître général ayant manifesté sa satisfaction de les posséder tout de suite » (mai 34). Un peu plus tard, à propos de sa Sainte-Madeleine, le Père écrivait : « Il reste pourtant que si c'était à refaire, je lui donnerais un caractère plus pénitent. J'ai trop accordé à ce qu'il y eut sans doute de gentillesse, de tendresse dans son geste. Cela y était, mais de tout autres réalités aussi... Il aurait fallu que, dans cette atmosphère de fête élégante que j'ai cherchée, Madeleine apportât ce qu'il y a toujours dans la rencontre d'une âme pécheresse avec l'amour divin, et qui n'a aucun rapport avec l'élégance et la gentillesse. Un mélange de détresse et d'espérance et de violence aussi. Enfin vous me comprenez... » (1936). Il y avait là ce charme un peu XVIIIe que nous retrouverons après la guerre dans les subtils camaïeux de l'oratoire de la rue Condotti.

Thorenc. — Ce n'est guère que dans le silence qu'on peut reprendre contact avec les réalités surnaturelles qui, elles, ne font pas de bruit... Sans doute ne suis-je venu ici que pour cela.

... La surabondance infinie de l'amour de Dieu... c'est déjà ce qui donne ici-bas aux saints des allures de folies. Mais il faut n'avoir rien compris au cœur humain pour s'étonner de ces folies-là. En somme, il n'y a que cela d'intéressant.

Il lit dans un numéro de la « *Revue Hebdomadaire* » *(*19 *septembre* 1931*) cette citation de Maurois :* « *Le terrible n'est pas qu'il n'y ait rien de vrai; le terrible est que tout soit plus ou moins vrai.* » *Ces mots touchent au vif sa difficulté à* « faire l'unité » : Oui, *terrible (il souligne)*, parce que si rien n'était vrai, rien ne serait sérieux, mais tout est vrai, parce que tout participe plus ou moins de l'Unique Vérité : « La Vérité dans une âme et dans un corps », et qu'il n'y a presque personne pour faire l'unité.

Au parent toujours ligueur d'Action Française : Pour ce qui est de la politique, étant très mal renseigné sur les événements et assez sceptique sur l'objectivité des gens de gauche et de droite, je préfère n'en pas parler. D'ailleurs étant prêtre, je dois appartenir à tous, et tout ce qui pourrait m'aliéner les gens, d'où qu'ils soient, m'est interdit comme une infidélité à ma vocation. Ce sont des choses sérieuses et dont j'aurai à répondre au tribunal de Dieu.

De Rome, le 19 *février* 1932 : Je suis redevenu un vrai peintre, avec les mauvaises habitudes et les fantaisies que cela comporte! Je dessine ou je peins du matin au soir.

Sainte-Anne de Sallanches

(1932-1935)

Ces années où j'ai été parfaitement heureux *(écrit en 1947)*.

A trois cents mètres environ au-dessus de Sallanches et en face du Mont Blanc, le châlet Sainte-Anne est un préventorium où, écrit le Père, « on prend des petites ouvrières de Paris menacées de tuberculose et on les garde tant qu'on peut, des mois et des années. Et on en guérit beaucoup, de corps et d'âme. Et c'est bien émouvant de voir ces pauvres enfants, venant de milieux impossibles, et retournant au Bon Dieu de tout leur cœur. Je leur fais de petits sermons et elles m'écoutent très sagement. » Il vit, non loin du préventorium, dans un vieux châlet (où mourra en 1948 le P. Sertillanges), au-dessus d'une charmante petite chapelle du XVIIIe siècle dédiée à sainte Anne et qui a donné son nom aux abords. Il partage son temps entre la solitude, le ministère du préventorium, le catéchisme aux enfants du voisinage, l'amitié avec les gens des châlets et, toujours une abondante correspondance.

1933. En mai, à Rome, appelé par le Général pour organiser la section dominicaine d'une Exposition internationale d'Art Sacré. A Montbrison, il peint en trois semaines dans la chapelle du Séminaire une fresque de 55 mètres carrés.

1934. Janvier et février, à Rome pour l'exposition d'art sacré. Il y est « sérieusement malade ». — La veille de l'inauguration, une commission fait retirer cinq de ses toiles; il n'en reste plus de lui, l'organisateur de la section, qu'une toute petite. Il juge la chose « fort comique... A Paris j'en aurais été très vexé. » Deux des toiles étaient destinées à l'Oratoire du Général, qui les y fait maroufler aussitôt. — Il a connaissance à Rome de la campagne de *l'Osservatore Romano* contre l'art moderne, et ne s'en inquiète nullement. Il commence la série des images qu'édite la librairie de « L'Art Catholique ». — Il exécute à Sainte-Anne une grande peinture pour la chapelle Saint-Dominique de l'église dominicaine du faubourg Saint-Honoré à Paris, va la mettre en place.

1935, en mai, son séjour s'achève et il est appelé au Couvent du faubourg Saint-Honoré.

D'une ancienne monitrice de Sainte-Anne, maintenant religieuse dominicaine : Il n'était en rien préparé à s'occuper de jeunes filles, mais il a réussi tout de suite et a transformé notre vie. Sa grande bonté illustrait tous ses conseils. Il nous disait : « Il faut être bon jusqu'à en être bête... Il faut être bon comme du bon pain, » et il était intransigeant pour les manquements à la charité fraternelle.

En mai 1932, il avait été enchanté de trouver à Sainte-Anne son vieux châlet de bois et les pommiers en fleurs. Il tenait à ce qu'on garde au petit chalet son caractère original. On avait fait faire un perron pour remplacer une dalle de granit à l'entrée. Il l'a démoli à coups de marteau et de pioche.

Tous nos voisins l'aimaient comme un ami, comme quelqu'un de leur famille, qui les comprenait. Il a vu grandir les enfants. Il avait dans toutes les circonstances le mot qui touche.

Confidences au frère Régamey : 7 novembre 1932 : Je ne fais pas de peinture... Je crois que je n'en ferai vraiment que le jour où mes supérieurs me diraient : « Vous ne ferez rien d'autre. » Ce qui permettrait d'ailleurs de faire alors bien d'autres choses... *Vers avril 1933 :* Je vais vous confier un secret : j'ai fait il y a quelque temps une peinture qui me plaît! Des fleurs dans un vase. Cela m'a du moins prouvé que je pouvais encore faire des choses convenables. Quant à la peinture religieuse, c'est un métier terrible. *En mai 1933, ayant écrit pour « L'Artisan Liturgique » un article sur Desvallières :* Il est bien banal... En somme ce n'est pas mon affaire. Je veux bien faire de la peinture, mais je ne suis pas fait pour en parler. — *En juin :* Je fais ici des chasubles, et je me prépare à l'idée de faire de la *peinture sérieusement (souligné par lui)*.

En juillet, il se plaint de ce que la « Vie Intellectuelle », dans deux numéros successifs, ait publié un éloge « à tout casser » d'un peintre catholique au moins discutable et une critique de Picasso où l'on ose parler à propos de ce dernier de « l'exclusion de toute sensibilité ». Ainsi s'aiguise la conscience de la difficulté de la critique dans un milieu d'Eglise. — *Août 1933, à l'exposition de Rome,* j'aimerais assez exposer des choses enfantines, à cause de tous les gens qui se croient malins. *A propos de la recrudescence des critiques ecclésiastiques contre l'art religieux vivant :* Il est clair que certains artistes (surtout étrangers), font des trucs invraisemblables

Mais ce qu'il faut maintenir, c'est que le clergé est vraiment incompétent en ces temps-ci. Il faudrait pouvoir le dire... *Mais « du haut de la montagne », il croit exagérée l'inquiétude des gens qui craignent pour la vie de l'art dans l'Eglise.*

1er *décembre* 1933 : J'ai pour ma part vivement senti ce que vous dites de l'épanouissement de la sensibilité artistique dans le « climat » de la vie religieuse. C'est depuis que je suis en religion que j'ai vraiment aimé Bonnard, Matisse, Strawinsky, Ravel, Debussy, Satie, Valéry, et même les classiques. Avant je les aimais surtout « par principe », beaucoup plus que de cœur!

Avril 1934 : Je déteste avec vous le caractère artificiel et artificiellement « moderne » de l'art religieux contemporain... Ce qui est vraiment moderne, c'est la simple intuition des choses du monde extérieur, simplement offert à nos regards. Et cela ne peut se mettre en formules. Toute stylisation est une espèce de mort (de l'intuition). Quel malheur de devoir redire de tels truismes, surtout à propos de l'art religieux!

Le rejet de ses toiles de l'exposition de Rome le laisse très calme. La mésaventure ne veut rien dire du tout. L'essentiel, c'est de faire de la bonne peinture religieuse. Un jour ou l'autre, vous verrez ces toiles, et vous ferez comme moi : vous ne comprendrez pas ce qui a pu provoquer cette décision. D'ailleurs, je crois qu'on me prépare à Rome une petite revanche, qui sera une excellente blague, si ça réussit. (Au fond, j'aime trop les blagues.) — *L' « excellente blague » réussira : un article du T.R.P. Louis, assistant du Père Général, sur l'oratoire, que la très officielle « Illustrazione Vaticana » publiera avec les photographies des toiles rejetées. En avril* 1934 : Ce que je fais n'a pas tellement d'importance et si ça a quelque intérêt ça tiendra le coup. Et puis le Bon Dieu fera ce qu'il voudra. Je ne me fais vraiment là-dessus aucun souci.

Le fr. Régamey avait écrit : « L'inspiration religieuse n'est pleinement efficace que chez l'artiste en qui vit la grâce. » Il réplique : Vous avez raison sur le fond. Mais j'ai l'impression que chez certains grands artistes, la puissance de l'intuition, de l'inspiration créatrice, supplée à tout. C'est dégoûtant, mais c'est comme ça.

Il renonce à un projet d'article : Les vérités qu'il eût été utile de dire étaient des vérités blessantes pour certains. Je renonce. Le vrai service que je peux rendre à l'art religieux, c'est de faire de la bonne peinture, plutôt que d'employer mon temps à en parler d'une manière qui n'avancerait pas la question. D'ailleurs d'ici à longtemps je n'espère dans le domaine de l'art religieux que d'heureux hasards, presque d'heureux accidents.

En mars 1935, *philosophant sur les difficultés qu'il rencontre à Pau, où il espérait faire agréer des artistes de valeur pour la décoration d'une nouvelle église :* C'est décidément un métier impossible que d'accorder des artistes (qui le sont vraiment) et le public, surtout un public aussi « public » que les ecclésiastiques et leurs généreuses ouailles, quelque bonne volonté qu'on y mette de part et d'autre. Et c'est usant. On ne réussit que sur des malentendus (volontaires d'un seul côté!). De temps en temps, une petite consolation.

Le 22 *avril* 1935 : Tout ce que je fais est toujours plus ou moins raté, en définitive. C'est trop vite fait, ce qui a des avantages, mais comporte *toujours* des défauts manifestes.

Le premier ministère parisien

(1935-1939)

Après son arrivée au couvent du faubourg Saint-Honoré, nombreuses prédications, et un ministère de conseils et de confessions de plus en plus lourd et divers. Peintures, vitraux.

Février-mars 1936, décoration d'un petit oratoire à Saint-Jean-de-Luz.

A l'automne de 1936, deux femmes de grand cœur, la comtesse Jean d'Harcourt et Mme de Chocqueuse se cotisent pour acheter la revue « L'Art Sacré » et la donner aux Editions du Cerf. Cette revue a été fondée en 1935 par Joseph Pichard, avec le concours de MM. Salavin et Mollard. Dans le courant de 1936, elle a grand'peine à vivre et son sort préoccupe les amis d'un art sacré vivant. Le geste généreux des donatrices lui assure un nouveau départ. Le P. Couturier est désigné avec le P. Régamey, prêtre depuis juillet 1934, pour la diriger, et tous deux s'assurent la collaboration de Joseph Pichard. Le premier numéro selon la nouvelle formule est celui de janvier 1937.

A l'Exposition Internationale de 1937 le Père expose au Pavillon du Vitrail et au Pavillon Pontifical (qui devient en 1938 le « Pavillon Marial »); les verrières de ce Pavillon sont destinées à Notre-Dame de Paris, où elles sont placées dans les fenêtres hautes de la nef à la fin de 1938. Cela déclenche une furieuse « Querelle des vitraux »...

A Rome, de janvier à mars 1939, pour peindre une *Pentecôte* au couvent de Sainte-Sabine et y poser un vitrail. Il s'arrête au passage à Assy, où l'abbé Devémy et Novarina le chargent de diriger la décoration de l'église qu'ils y construisent. Il y retourne en juin et en août.

Il s'embarque le 30 décembre pour l'Amérique, devant prêcher le carême à la colonie française de New-York.

Souvenirs de Madame Peugniez.

Pendant l'été de 1935, le Père Couturier vint nous surprendre à notre atelier, mon mari et moi. Nous avions laissé des années auparavant un charmant camarade. Ce jour-là un merveilleux ami nous était envoyé. Il apparaissait tout autre que nous ne l'avions quitté. Au lieu de cette silhouette vagabonde, irrésolue et qui semblait prématurément voûtée que nous lui avions connue, il avait quelque chose de décidé et de direct dans l'allure, de paisible et de joyeux dans l'expression du visage. C'était l'homme qui sait où il va et qui prend allégrement sa route.

Mais ce qui nous frappa je crois par-dessus tout, c'est cette liberté qu'il semblait avoir conquise. Je n'évoque pas le mot de saint Paul sur la liberté des enfants de Dieu sans revoir dans l'atelier de vitraux le Père Couturier de ce jour-là. D'où venait cette impression très sûre, qu'en dehors des vœux qu'il avait prononcés, personne ni aucune considération d'aucun ordre n'aurait pu le lier? Nous le sentions libre pour parler des travaux que nous lui montrions, libre dans sa gentillesse affectueuse : « Je peux tout vous dire maintenant »; libre et abandonné vis-à-vis de lui-même et de son avenir. Nous lui demandions s'il allait se remettre à la peinture. « Je n'en sais rien encore. Mes supérieurs décideront. »

Et cette liberté qu'il garda toute sa vie, qu'à certaines heures il semblait afficher, il la respirait alors tout simplement... Il y eut toujours dans sa manière quelque chose de tellement chic, que ce fût au moment d'une décision à prendre ou dans les moindres nuances des rapports journaliers, que l'on aurait voulu évoquer son image avant d'agir, comme on consulterait « l'art de se bien tenir ». Mais son secret ne pouvait se transmettre comme une recette. C'était le mystérieux rayonnement de sa foi et de sa charité dont il ne parlait pas.

Tous ceux qui se rappellent sa voix de ce temps-là au téléphone : « Ici le Père Couturier », diront qu'une onde de confiance, un courant d'optimisme passaient aussitôt, même aux jours difficiles, même quand on l'entendait dire : « J'ai un coup de cafard, est-ce que je pourrais dîner chez vous ce soir? »

... On a pu parler de son snobisme qui n'était qu'une facilité à s'épanouir dans certains milieux; quant à ses idées et ses sentiments, il n'a jamais attendu que d'autres lui montrent la voie.

Dans ses articles, nous retrouvions parfois le ton du gamin batailleur qui près de moi, pendant la procession de Jeanne d'Arc, se jetait en travers d'un autobus agressif en criant à Desvallières : « A nous, Monsieur, on y va. »

C'est ainsi que dans « L'Art Sacré » il partait en guerre contre des vitraux récemment posés dans une église de Paris. « Attention, lui dit en riant mon mari tandis qu'il nous lisait des lignes

virulentes, l'auteur incriminé est un proche parent du Cardinal Verdier. » Alors, se redressant de toute sa hauteur, avec un sourire qui corrigeait le côté un peu théâtral de son attitude : « Péguy disait : il faut frapper à la tête. »

Mais un moment après, beaucoup moins sûr de lui, grave et inquiet : « Il ne faudrait pas que nous puissions blesser quelqu'un au point qu'il se trouve détourné de s'adresser à nous comme prêtres le jour où il en aurait besoin. » Ce mot-là reflète, à l'époque, son caractère le plus profond.

D'ailleurs, le ton de ses écrits pouvait faire illusion. Sa manière vivante de dire les choses semblait les colorer de passion. Mais son état d'esprit réel restait d'insouciance et de liberté. Au moment de la querelle des vitraux de Notre-Dame, pas un instant sa bonne humeur ne fut entamée. Dans les journaux, il répondait avec autorité comme quelqu'un qui est là pour combattre et qui a pris parti. Mais il restait détaché du résultat. Au cours d'une soirée à la Maison de la Chimie, il vint vers nous gaiement : « On me dit que Christian Mégret est dans la salle » (c'était le critique du « Jour » particulièrement agressif) « je vais essayer de le rencontrer. » On le sentait plein de malice mais ce n'est certes pas lui qui eût apporté quelque aigreur à l'entretien.

En d'autres jours, il se laissait aller à ce que nous appelions son romantisme. Un peu lointain, laissant tomber la conversation, il suivait les notes hésitantes et timides d'une petite fille qui dans une pièce voisine étudiait son piano. Peu de temps après, toujours dans « L'Art Sacré », une parenthèse s'ouvrait au cours d'un article sur les maisons où l'on entend une petite fille qui joue du piano. Pour exquise et émouvante qu'elle fût, cette page me paraissait si peu accrochée au sujet que je fus plutôt contente quand mon mari, très discrètement, exprima la même pensée. « Alors, vous croyez qu'il faut supprimer cela » dit le Père. Il y eut un silence et très simplement, détachant un feuillet, il continua sa lecture. Ces lignes charmantes où transparaissait ce qu'il y avait en lui de plus naturellement humain, celui qui en laissa faire le sacrifice doit les regretter aujourd'hui comme moi ; à moins, et j'aimerais le penser, qu'ils ne les relisent ensemble sous d'autres cieux.

Les méthodes de travail du Père Couturier n'avaient pas varié depuis l'atelier de ses vingt ans. Elles semblaient dictées par la fantaisie. En même temps que la publication des premiers numéros de « L'Art Sacré », la lutte avec l'exactitude commença. La revue s'imprimait à Lille. Le Père terminait son article ou sa mise en pages devant un bock au buffet de la gare du Nord, galopait jusqu'au wagon-poste quand le train s'ébranlait et revenait étonnamment léger, heureux, comme un collégien qui a remis sa copie.

On peut se demander si l'unité, la continuité dans la ligne d'évolution du Père Couturier, il ne faudrait pas les chercher dans sa fidélité à l'instinct, à la fantaisie, aux contradictions qu'il revendiquait en tant que telles comme un droit, pour tout dire en un mot, à la liberté; liberté que la très exigeante dignité de sa vie et de son attitude avait permise.

...Nous avions été avec le Père voir des vitraux à Evreux. A côté de verrières très anciennes dont l'administration faisait grand cas, il y avait dans une petite chapelle un arbre de Jessé du XVIe je crois, généralement moins apprécié, mais qui nous plut infiniment. Ces gens n'ont pas l'air de se douter de ce qu'ils ont là disait le Père.

Une jeune fille était agenouillée qui terminait sans doute son action de grâces après la messe matinale.

« Allez donc lui dire, me conseilla le P. Couturier, quelle chance elle a de dire sa prière devant cette merveille. » Naturellement je n'en fis rien. « Eh bien, moi j'y vais. » Et touchant la jeune fille à l'épaule, il commença à lui parler. Nous étions restés à distance, mon mari et moi. La jeune fille, qui paraissait intelligente, avait l'air un peu inquiète, intriguée, puis amusée, intéressée.

Le soir nous l'avons croisée en ville ; elle devait être accompagnée de sa famille. Je remarquai que l'on se retournait sur nous en souriant.

A une jeune fille qui se croit appelée au cloître : Il faudra garder ce cœur ouvert, sensible à toutes choses, vous souvenant que Dieu ne peut pas aimer les cœurs fermés, les cœurs secs. « Dieu vous couvrira de son ombre. » Vous enfermera dans son ombre, et c'est une ombre infiniment paisible, mais en elle, Dieu disposera de votre cœur. La vraie grandeur de la vie religieuse est là : la perfection, la totalité du don mesurera très exactement tous les jours la dignité et l'élévation de votre vie : Vous trouverez la paix, c'est vrai, mais si vous ne trouviez que cela il vaudrait mieux rester dans le monde; il y a trop de souffrances dans le monde pour pouvoir le quitter comme cela. « Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive. » On n'a pas le droit pour aller chercher la paix de se servir de ce glaive-là pour blesser ceux qui nous aiment... Dieu, tous les jours, unit sa joie infinie à nos peines, s'identifie à nos peines plus réellement, plus totalement que ce que l'on peut penser, simplement *parce qu'il est* l'Amour infini.

Je dis toutes ces choses à votre joie d'aujourd'hui, mon enfant, non pas pour l'altérer le moins du monde ou bien parce que je sens le poids de trop de choses sur mes épaules, mais parce que ces réalités-là sont les vraies sources de la joie. La souffrance y coule sans les troubler et c'est ce qui nous permet à notre tour de faire couler cette eau très pure sur les blessures des autres et de leur apporter pourtant autre chose que de l'eau claire...

... Ce qui est très tendre peut être aussi très exigeant... Il y a des choses qui ne peuvent être unies et soudées qu'au feu. Plus il y a dans une vie, dans une âme, d'éléments à réunir, à rassembler, plus il faut de flamme pour le faire. Qu'il le fasse librement.

...L'essentiel de la vie religieuse consiste entièrement dans la fidélité du cœur : où que vous soyez, bien ou mal partagée, c'est cela qui fera votre bonheur et la sainteté de votre vie. Cela dépendra donc avant tout de vous-même, et de cet Amour infini qui ne se refuse jamais à ceux qui le cherchent, mais qui, s'étant déjà donné à vous, désire que vous compreniez bien que tout est désormais entre vos mains, même Lui. C'est ce don réciproque, cette affection mutuelle, ces droits que l'on a l'un sur l'autre, qui fait la paix et la certitude continuelles, absolues, de la vie religieuse. Ce qui nous lie, lie Dieu aussi, et le cœur même de Dieu. Dans la foi. Cela veut dire que c'est souvent « dans la nuit », mais cela veut dire aussi la confiance qui n'est jamais trompée, jamais déçue. La foi (même dans les questions dogmatiques) est encore une question de « confiance » et donc d'amour : celui qui nous aime ne *peut* pas nous tromper, et d'abord ne peut pas nous tromper sur Lui-même.

... Demandez à la très Sainte Vierge qu'elle vous obtienne « la liberté des enfants de Dieu »... une *vraie* liberté de domination et de maîtrise... Je vois bien que cette liberté-là c'est notre devoir essentiel de chrétiens et la condition même de notre joie.

... Je vous demande instamment d'être fidèle à l'oraison quotidienne, à la lecture attentive, aimante de l'Evangile; cela non pas comme à un exercice spirituel de règle mais par une vraie fidélité du cœur qui revient d'un mouvement naturel à ce qu'il aime. Nous savons comment cela se fait à toute heure du jour et même encore dans nos rêves pour nos affections de la Terre et il ne faut pas attendre de notre Amour du Christ qu'il connaisse jamais une pente aussi facile, aussi continuelle. L'Amour de Dieu est un dur Amour dans la Foi : l'absence de ceux que nous aimons, pour dure qu'elle soit, est moins une absence pour nous que cette présence *totalement* insensible de Dieu. Mais aussi leur présence, si douce, si entière qu'elle puisse être à certaines heures, n'est rien à côté de cette présence infinie où Dieu *se donne* à nous à toute heure du jour et de la nuit sans que rien ait le pouvoir d'écarter, d'éloigner, de distraire de Lui ses pauvres enfants, sans que rien puisse l'empêcher de se donner puisqu'Il est l'Amour infini et qu'Il ne change pas.

... Le grand Amour qu'on porte en soi nous dépouille, nous désarme du côté du monde, de tout ce qui est « le monde » même en nous. Alors tous les coups portent, sur un cœur trop à vif. « Je prendrai leur cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair. » Ne vous étonnez pas de ce que les blessures soient si profondes : elles vont loin parce que le cœur est tendre, et tout ouvert par le don qu'il a fait de lui-même.

... La lecture à la fois lente et libre de l'Evangile. La lecture attentive, dans cette fidélité profonde du cœur qui, d'avance, est donné à toute parole, à tout désir...

Le P. Régamey retrouve des notes prises en octobre 1935, *lors d'un passage à Paris :* Plusieurs Pères me disent : « Il devrait commencer par savoir s'il veut faire de la peinture ou de la prédication; on lui laisse toute liberté. » Comme si c'était aussi simple! Comme s'il pouvait décider! Et la vie ne décide pas pour lui. Et cela ne se décide aucunement en lui. L'art, il le sent bien, exige *tout* l'homme. Il ne sait s'il a le droit de lui sacrifier un ministère normal.

Nous passons devant une vitrine où est une bonne reproduction d'une peinture de Cézanne. « Croyez-vous que je puisse présumer la permission d'acheter cela? J'ai tellement besoin d'avoir des choses qui me donnent envie de faire de la peinture! Vous ne sauriez croire quel mal ça me fait de vivre dans un couvent où il n'y a rien de bien. Dernièrement j'ai assisté à une cérémonie chez les bénédictins de la rue de la Source. Tout de suite, j'ai eu envie de peindre et en rentrant j'ai fait la petite esquisse que je vous ai montrée.»

Nous allons chez Saupique, où justement il revoit deux petites peintures de cérémonies bénédictines qu'il avait vendues au comte Philippon. Il en éprouve de la peine. « Comme c'était plus sensible autrefois! J'ai gagné pour les grandes compositions et dans l'inspiration. Mais je n'ai plus cette sensibilité. Comme je devrais faire de la peinture! »

Il poursuit l'accord avec le public! « Mes amis, dit-il, jugent tout d'un point de vue exclusivement plastique. Dans mon vitrail — *nous ne savons plus lequel* — ils ne sont pas choqués par la poitrine du Christ. Ils ont tort, elle est choquante... Je veux arriver à faire tout passer. » S'il se figure qu'il arrivera simplement à faire accepter ses œuvres et à ce qu'elles plaisent, il va vers des désillusions. Mais je pense qu'au fond il le sait bien.

En février 1936, *X lui soumet un article élogieux sur les fresques de l'église du Saint-Esprit. Il écrit à un confident :* La majorité de ces peintures est fort médiocre. Je le disais à X, et cette vérité risquait de déconcerter, de dérouter les bonnes âmes : il y a peut-être moins d'inconvénients à laisser croire que ce sont des « chefs-d'œuvre modernes ». A la faveur de ces malentendus, qui sait si l'on ne peut de temps en temps glisser subrepticement des choses moins mauvaises?

« L'ART SACRÉ »

« L'Art Sacré » de 1937 *à* 1939 *se ressent des incertitudes de l'époque et de celles de ses directeurs.*

Certes, ils évitent désormais les plus graves équivoques qui étaient jusqu'alors de règle dans le domaine de l'art religieux « moderne » (et qui le sont toujours en 1954*). Ils évitent les plus graves indulgences. Le P. Couturier fait, avec discrétion mais netteté, des réserves sur des artistes auxquels les défenseurs d'un art sacré vivant ne décernent d'ordinaire que des éloges (ne serait-ce que pour compenser les injustices dont ces artistes sont les victimes dans les milieux bien-pensants) : Il écrit en novembre* 1937 *:* C'est un méchant métier que nous faisons à « l'Art Sacré ». Par souci de la dignité de l'art chrétien nous n'entretenons jamais nos lecteurs de la production des marchands et des artistes médiocres. Nous réservons nos pages aux vrais artistes chrétiens de notre temps. Mais, du même coup, c'est à eux aussi que nous réservons nos critiques, à eux qui sont nos amis et notre véritable espérance.

Cependant, lorsqu'on feuillette la collection de ces années, on s'étonne aujourd'hui de certaines complaisances et de certaines timidités. La plus évidente des timidités est relative à Rouault. La revue attend septembre 1938 *pour parler de lui. A ce moment, le P. Couturier regrette explicitement que le clergé n'ait jamais fait de commande à Rouault, mais contre les critiques qui s'en indignent, il défend ce clergé. Cette défense pourrait (sauf certaines lignes) être récrite après seize ans (et quelles années!), elle est pleine de sagesse; mais il est trop clair qu'à cette date de* 1938, *le vrai service serait de faire entendre raison, coûte que coûte, à ce public, au lieu d'en expliquer l'injustice aux personnes averties des vraies valeurs.*

Très précisément, ce sont les textes qui, à l'époque, passent pour « audacieux », « paradoxaux » — ils sont tous du P. Couturier — dont la justesse apparaît de mieux en mieux à mesure que le temps s'écoule. Au premier chef l'article d'avril 1937 *« Sur Picasso*

et les conditions de l'art chrétien ». Encore les seules réserves qu'il contienne apparaissent-elles avec le recul du temps comme injustes. Dans cet article, il dit : L'art non-représentatif est, en dépit d'authentiques valeurs, essentiellement irréligieux. *Il s'est laissé entraîner à cette déclaration, par son exigence très nécessaire d'incarnation et de concret. Mais l'application (à laquelle, en dépit de tant d'expériences, beaucoup de catholiques tiennent toujours obstinément) lui apparaîtra, quelques années après, comme hâtive, facile, conventionnelle. Une réflexion plus attentive aux principes en cause et aux données de l'expérience l'obligera, lorsqu'en 1941, à Montréal, il recueillera cette étude dans son petit livre « Art et catholicisme », à ajouter sur la question une note rectificative. Dans ce même article, il déclare, comme allant de soi, que* l'art admirable d'un Matisse, d'un Bonnard, *ne peut être religieux parce que* jalousement, passionnément limité à l'intuition immédiate de la beauté sensible. *Cette méprise-là, c'est après 1945 qu'il en apercevra le simplisme.*

« L'Art sacré » de cette époque s'ouvre par deux éditoriaux aux titres significatifs : « La liberté » et « Servir ». Dans la suite, il faut signaler deux études admirables, qui devraient devenir classiques. Dans l'une, « Greco , la mystique et les commentateurs » (octobre 1937), il émet des doutes sur la valeur authentiquement « mystique » de son cher Greco. (La paix nous mène toujours plus loin que l'inquiétude dans la connaissance profonde d'un être). *Dans l'autre, « Ce que l'Eglise attend du vitrail » (décembre 1938), il fait valoir les lois de l'art sacré* sur lesquelles aucun artiste, aucun ecclésiastique ne devrait avoir ni le pouvoir ni le goût de transiger. Seulement comme ces lois-là ne peuvent se mettre en formules et en consignes, tout le monde les oublie, les artistes et le clergé. *Lorsqu'il s'agit de vitraux, la loi de toutes ces lois, c'est de donner* à nos sanctuaires une atmosphère où la « lumière intérieure » ne soit pas blessée, mais où elle puisse naître, se renouveler, grandir.

Dans l'article sur Picasso : La situation de l'art chrétien dans le monde moderne est précaire et comme désespérée. *Tout, en ces années vient confirmer, préciser cette vue. Rentrant d'une tournée en province au début d'octobre 1938, il écrit au P. Régamey :* Les impressions que je rapporte sont mêlées. Des bonnes volontés un peu partout, des soucis de vraie culture, mais l'énorme masse des braves gens (fidèles et curés) n'ont l'idée ni le goût de rien. Les quelques bons résultats sont toujours *(il souligne)* des réussites du hasard. *Dans dix ou douze ans, il dira :* Des miracles.

Mais point n'est besoin des confidences privées. C'est dans un article qu'il exprime le plus profondément sa tristesse et que l'on perçoit que les déceptions d'ordre artistique ont une telle résonance parce qu'elles représentent une expérience à la fois plus universelle et plus intime (En mai 1937, « A propos de Degas ») : Il faut, dans toute vie, une part d'échec pour comprendre certaines faiblesses, certaines tristesses. Ceux qui ont aux trois quarts raté leur œuvre et leur vie sentent au déclin de leurs jours une certaine lassitude de tout, qui peut du moins les mener loin dans la connaissance du pauvre cœur des hommes. Quand on ouvre les yeux sur la médiocrité de tout ce qu'on a fait, on peut, si l'on n'est pas découragé, gagner à cette clairvoyance une solide tristesse, mais aussi une très profonde et très stable bonté.

Enfin, dans un sermon d'Avent, à « Radio 37 », le 2 décembre 1939 :

Je pense à ceux que la foi même aura déçus. Je voudrais leur dire que, quoi qu'ils pensent aujourd'hui, Dieu est pareil à leur désir, à leur rêve d'autrefois, que ce qu'il y a de plus déçu, de plus meurtri en eux, c'est ce qui demeure encore de divin, ce qui reste de Dieu en eux, et qui crie vers Lui dans ce temps de l'Avent, un appel à Dieu qu'il n'est plus en leur pouvoir de faire taire, que Dieu seul entend, quand eux-mêmes ne l'entendent déjà plus résonner dans leur propre cœur.

L'Amérique

(1940-1945)

8 janvier 1940, il arrive à New-York pour prêcher à la paroisse française, Saint-Vincent-de-Paul, le carême (qui commence le 7 février). — De mars à mai, introduit par Etienne Gilson, conférences à l'Université de Montréal, cours à l'Ecole des Beaux-Arts. Retour à New-York. Dès juin il est, avec Maritain, des premiers à militer pour la France Libre.

De novembre 40 au début de juin 41, second séjour au Canada, grande activité, dont nous parlerons plus loin. En mai, il publie aux Editions de l'Arbre, à Montréal, un petit recueil d'articles *Art et Catholicisme.* Le 1er juin, jour de la Pentecôte, il baptise Mme Karl Stern et ses deux enfants. — Eté 41, longs séjours à Baltimore (au collège N.-D.-du-Maryland), où il voit beaucoup son voisin Julien Green (cf. *Journal* de ce dernier, t. IV, page 7 (« un catholique »), 96, 99, 171, 180, 181, 210, 266, 268, 275, et à Newport (Rhode-Island) où il donne des leçons aux enfants du Marquis de Cuevas.

De l'automne 41 à l'été 42, New-York, ministère très chargé et divers, coupé de voyages réguliers à Baltimore, pour des cours d'art chrétien, et de deux séjours à Montréal en janvier et avril. — Août, long voyage jusqu'au Far-West (à Sheridan, Wyoming), au Colorado, à Chicago.

De septembre 42 à mai 43, l'activité à New-York se poursuit, avec cours hebdomadaire à Baltimore et quelques voyages à Montréal et Ottawa. Le 3 avril, il parle, au nom des artistes, à une cérémonie du Metropolitan Museum en l'honneur de Focillon. — En juin-juillet, à Jacksonville (Floride), aumônier de l'escadrille aéro-navale française (commandant de Lévis-Mirepoix). — Jusqu'en juin 44, fréquents voyages au Canada.

De l'été à décembre 44, plusieurs séjours chez les Dominicaines d'Elkins Park (auprès de Philadelphie), où il peint un chemin de croix.

1945. Fréquents voyages à Montréal; il y publie *Marcel Parizeau,* réédite *Art et Catholicisme,* et date du 23 juillet le liminaire d'un recueil intitulé *Chroniques* où il rassemble de très beaux textes de toutes sortes, écrits depuis 1940. — Le 21 août, s'embarque, et arrive à Marseille le 30.

Interrogeant sur le Père une de ses amies canadiennes, nous recevons cette réponse : Il est resté célèbre par ses paradoxes. Je ne veux pas les citer. — *Quel dommage! — et comme on se méprend! Parmi ces « paradoxes », il en est, sans aucun doute, où il s'amuse (Rappelons-nous :* J'aime trop les blagues*). Mais nous en connaissons déjà qui passent pour exagérés ou faux parce qu'ils énoncent des vérités parfaitement mesurées selon leur objet mais trop fortes pour les auditeurs. Il faudra qu'on nous rapporte fidèlement ces mots-là. Eux seuls libèrent certains esprits, effrayés de ce qu'ils voient, qui leur paraît insoutenable, et surtout scandalisés de ce que trop de gens qui devraient le voir n'en tiennent aucun compte. Pour les faibles, la forme « paradoxale » est miséricordieuse : elle leur permet de se rassurer, en mettant au compte d'une certaine tournure d'esprit ce qui les engagerait au-delà de leurs possibilités. Peu à peu cet aiguillon les éveille et les libère à leur tour. Mais c'est vrai qu'il faut payer de sa vie de telles vérités, qu'on n'y a pas droit si l'on ne vit pas à une certaine hauteur. Elles aident précisément à s'y élever. Il faut entendre dans le Cœur du Christ la « boutade » que voici, qui un jour, à New-York, choque si fort : On parle d'une certaine femme dont la conduite est scandaleuse :* Oui, *dit le Père,* mais remarquez qu'à chaque chute, elle monte spirituellement. *(Peut-être les pharisiens ne sont-ils pas seuls à s'inquiéter de tels propos.)*

Karl Stern, attendant sa femme, au couvent de Montréal, la première fois qu'elle va voir le Père, les observe dans la cage de verre qu'est le parloir : Il se penchait en arrière avec un air ironique et amusé. *En sortant, après quelques pas en silence, elle dit, d'elle-même :* « Je crois que j'aimerais devenir catholique... » Je ne vis jamais personne d'aussi totalement ébranlé et jusqu'aux fondements de son être que ma femme pendant les jours qui suivirent (1).

Mme Louise Gadbois assiste en avril 1940 à la première conférence du Père à Montréal. Rien qu'une vingtaine de personnes : J'eus une telle

1) *Le Buisson ardent* ,p. 282.

impression de vérité que je sonnai l'alarme chez les peintres, non sans crainte d'ailleurs de voir la seconde conférence contremandée.

En janvier 1941, *parmi ses auditeurs se trouve Henri Laugier. Celui-ci, dont on sait la haute autorité scientifique, veut bien nous rapporter son souvenir :*

C'était au cours du sombre hiver 1940 : révoqué de toutes mes fonctions françaises par le gouvernement de ma Patrie, j'avais été accueilli en Angleterre, aux Etats-Unis, puis à Montréal, où, avec un grand libéralisme d'esprit, l'Université Catholique m'avait confié un poste de Professeur de Physiologie générale. — Je ne décrirai point combien, pour un réfugié, dans la circonstance du moment, l'atmosphère de l'exil pouvait être pesante, et ceci, malgré l'accueil des hommes et des institutions auxquels je garde un souvenir profondément reconnaissant.

Toujours est-il qu'un soir, dans les couloirs sombres et enfumés de la vieille université montréalaise rue St-Denis, je vis avec surprise l'annonce d'une conférence sur les tendances de l'art moderne par le Père Couturier, dont je lisais ainsi le nom pour la première fois de ma vie; depuis l'enfance, la peinture la plus moderne est pour moi une passion, un « hobby » comme disent les Américains; je me rendis à cette conférence par curiosité simple; pour tout dire, animé de scepticisme critique, bien plus que de confiance et d'espoir.

Le Père Couturier, avec sa belle silhouette mince de Greco en robe blanche, monta dans la chaire professorale d'un amphithéâtre de l'Université; sa personne rayonnait une honnêteté intellectuelle contagieuse et conquérante; il parla noblement de la vie ardente de la peinture moderne avec une érudition étendue et profonde; avec une connaissance précise des êtres et des choses, des artistes eux-mêmes et de leurs tendances variées, de Rouault, de Matisse, de Léger, de Picasso, de Braque, de Dufy, de bien d'autres... Il le fit avec une compréhension si pénétrante des formes les plus surprenantes de cet art vivant non conformiste, que j'en fus d'abord, je le dis parce que c'est vrai, extraordinairement étonné, mais aussitôt rempli d'admiration et de sympathie pour le courage d'un homme qui, dans un milieu aussi authentiquement conservateur, s'efforçait vaillamment de comprendre et d'aimer tous les efforts de recherche, et tentait de relier l'avenir en construction au passé et au présent.

A la fin de sa conférence, le Père Couturier appela ses auditeurs à la discussion; et comme un grand silence blanc accueillait son appel, je me fis le bon agent provocateur, et je lui posai une question très difficile, si difficile que, malgré bien des discussions ultérieures, nous n'avons pas réussi à lui trouver une réponse satisfaisante. La question est la suivante : « Comment expliquez-vous que l'élite cultivée ait en général une connaissance réelle des manifestations d'avant-garde les plus militantes, et pour elles un goût marqué, dans la littérature, la poésie et la musique, alors que le divorce est quasi-total, à de très rares exceptions près, entre ce public cultivé et la peinture moderne ?»

Je ne dirai pas la discussion qui suivit; elle fut vive et animée; à la fin de la conférence, j'allai, auditeur et visiteur inconnu, me présenter au Père Couturier, le féliciter, et lui dire combien son exposé m'avait touché; nous fîmes quelques pas ensemble, nous prîmes rendez-vous pour déjeuner et causer plus à fond, sur l'art et sur tous les problèmes qui agitaient les cœurs français à ce moment. Une grande, profonde et libre amitié commençait.

LA DÉFAITE DE LA FRANCE ET L'EXIL

La première impression de New-York lui est violente, douloureuse. Mais dès le 9 février : Je commence à m'habituer à cette dure, à cette inhumaine ville de New-York, parce qu'il y a là aussi des choses excellentes et que, quand on les a découvertes, elles rayonnent sur le reste *(à Adeline Hébert-Stevens). En avril, lorsqu'il est au Canada :* New-York a quelque chose de grisant, à quoi un Parisien est vite sensible *(à la même)*, une certaine intensité de vie qui force la sympathie *(à son ami Waterman). Un an après :* Il n'y a pas de doute, maintenant j'aime vraiment New-York, et du moment que je ne puis être à Paris, je souffre de ne pas être à New-York *(au même). Il y trouve des gens si bons, il s'y fait tant d'amis. Durant ces cinq ou six années, il fréquente ou au moins rencontre une variété étonnante d'hommes remarquables, — non seulement des Français que le malheur du pays lui rend plus chers, Maritain surtout, Focillon, Léger, Maurois, Jacques de Lacretelle, Laugier, les personnalités de l'entourage du général de Gaulle... — mais des Américains ou des étrangers comme Julien Green, Somerset Maugham, le peintre Jean Charlot, Carl Van Vechten, Strawinsky, Dali,*

le marquis de Cuevas, Chagall... Il développe dans les musées, les collections, les expositions, sa connaissance de la peinture française moderne, mieux qu'on ne peut, hélas! le faire en France.

Mais que sont ces joies auprès de la douleur que cause le malheur de la France! Une fin de journée, entre New-York et Baltimore, les grandes rivières et les bras de mer qu'on longe ou qu'on traverse... tout cela était superbe. Mais je constatais une fois encore que je n'étais pas touché : désormais toutes ces choses se présentent pour moi sur un fond de tristesse qui fait que je les regarde comme de purs spectacles, sans les aimer, sans le moindre mouvement intérieur vers elles. Le « fond » de tout, c'est toujours le malheur de la France, sur lequel les choses se détachent en clair ou en sombre, selon qu'elles sont, en elles-mêmes, tristes ou joyeuses. Mais elles ne sont plus jamais simplement « elles-mêmes ». Quelles qu'elles soient, le regard et le cœur sont toujours au-delà, toujours fixés, même quand je n'en ai pas conscience. Le temps qui passe rend ainsi plus stable, plus solide, le sentiment profond de l'exil. J'en remercie Dieu, car je crois qu'on y gagne ainsi un sentiment plus grave de la vie... Il y a une certaine « tristesse » chrétienne qui est une bonne tristesse, dans la mesure où elle est vraiment « chrétienne », unie à l'amour du Christ pour ce monde ravagé, qui reste un monde merveilleusement beau, et qui un jour redeviendra « un jardin de délices » *(à Elisabeth de Miribel,* 1942*)*. La vie, par bien des côtés, ressemble déjà à une vie d'émigré. Mais cependant, de semaine en semaine, je me dis que je vais bientôt partir *(lettre, mars* 41*)*. Tout ce que la vie continue, le contact, l'expérience des jours changeants apportent d'assouplissements à la pensée, aux résolutions, à la volonté de justice, nous manque. Certains liens sont désormais brisés, certains courants ont été coupés quand le bateau s'est détaché du quai, et cette brisure-là n'a cessé de s'accroître (« Chroniques », p. 48, 21 *déc.* 42).

A tout moment, je revois tout ce que j'ai laissé en France, tout ce que j'ai de plus cher au monde, menacé par l'Allemagne ou par ses idées *(à W., 5 juillet* 42*)*. On a l'impression d'un monde à moitié naufragé, avec tout ce qu'on aime à bord *(au même, 4 août* 42*)*. — Dans cet après-midi de lumière si pure où le ciel de New-York s'emplit des lourdes fumées pâles du « Normandie » incendié, il sembla tout à coup qu'une atmosphère de malheur enveloppait la ville, et que tout ce qui flambait de souvenirs et de rêves dans ce désastre était le signe avant-coureur de catastrophes bien pires... *Le lendemain lorsqu'on apprit* que le beau navire avait définitivement chaviré, *ce fut* l'impression d'un deuil définitif des choses françaises qu'il avait symbolisées (« Chroniques », p. 64-65, 15 mars 42).

Ces « choses françaises », l'art moderne en est mieux le symbole. Ce qu'on cherchait et trouvait à Paris, ce qu'on en emportait à l'autre bout du monde, c'était cet esprit et cette vie d'extrême conscience et d'extrême liberté, s'impliquant l'une l'autre, et hors desquelles il n'y avait ailleurs qu'à mourir de médiocrité et d'ennui (*ibid.*, p. 167). On sent si bien *(à New-York)* comme la France avait su se faire aimer et tout ce qu'elle représentait d'espérance pour le monde *(à ses parents,* 20 oct. 41*)*. *Quand on se rappelle ce qu'elle fut, ce qu'elle est,* on a envie d'éclater de rire à la figure des gens qui nous plaignent (en se réservant pour soi-même et pour sa solitude les larmes et les justes colères) *(à E. de M. déc.* 41*)*. *Les Canadiens répètent, d'une façon bien émouvante, cette formule : « Etre fidèles à la France », mais ils la disent en regrettant les formes de l'Ancien Régime. Elle signifie au vrai :* Continuer dans le monde, comme on peut, l'œuvre de lumière et de liberté commencée et poursuivie, bon gré mal gré par la France... Ce que la France a si longtemps représenté dans le monde, cette puissance indivisible de clarté et d'affranchissement que lui ont tour à tour donnée la splendeur d'ordre de la monarchie et la grande flamme révolutionnaire, ne semble plus être compris ici *(au Canada)* que de très peu de gens... Etre « fidèle à la France », c'est être fidèle à cet instinct de justice et de liberté, à cet esprit contradictoire, incommode, insupportable à certains... (« Chroniques », p. 30-35, fév. 41). *Esprit* d'aventures dangereuses... Si les Allemands sont à Paris, c'est peut-être parce que Paris, depuis un siècle, était la seule ville où l'air fût assez pur pour que Matisse et Bonnard, Braque et Picasso puissent respirer et vivre... Les forces vives d'un peuple ne sont pas illimitées : ce qu'il faut d'audace intellectuelle et de fermeté morale, de risques acceptés et d'abandons de toutes sortes dans certaines aventures de l'esprit, se paie un jour, dans ce monde de rapine et de proie. (*ibid.* p. 68-69, 15 mars 42).

Ce n'est pas sur un programme moyen d'union et de réconciliation nationale que nous devrions nous mettre d'accord, sur ce qu'on nomme un « programme minimum », mais, au contraire, sur ce qui serait pour chacun de nous et peut-être pour la Patrie tout entière, la vie la plus haute, la plus exigeante, la plus héroïque. Nous verrions alors combien nous sommes près de nous entendre, croyants et incroyants, républicains, gens de droite, gens de gauche et d'extrême-gauche; ce qui nous divise n'est pas le meilleur de nous-mêmes. Mais ni les uns ni les autres n'en faisons volontiers l'aveu *(ibid., les derniers mots du recueil, Noël* 1944*)*.

La réussite semble aller au réalisme utilitaire (*ibid.*, p. 116), *aux régimes qui* nous ramènent, bien au-delà des vieilles monarchies, aux plus durs, aux plus impitoyables principes des empires païens abolis (*ibid.*, p. 144-5), — *n'importe!* Les seuls hommes qui auront eu raison, les seuls qui seront pleinement victorieux, sont ceux qui, à l'heure la plus noire, ont tout engagé et tout risqué sur la plus faible et la plus incertaine espérance (*ibid.*, p. 146, 14 juillet 43). — Ç'aura été la tra-

gédie de nos partis de droite que d'avoir, sans doute inconsciemment, mais très précisément, trahi une certaine conception très haute et très chrétienne de l'honneur du pays *(à E. de M., déc. 41)*. Nous devons être aussi près que possible de saint Louis, de Jeanne d'Arc, et aussi (pour autant que j'en suis informé) d'un certain esprit des guerres de la Révolution, et très loin de l'esprit de l'Action Française par exemple. De cette façon, même si cela devait aboutir à un échec, notre attitude morale envers le pays demeurerait irréprochable et certainement féconde *(à la même, 12 février 1942)*. L'essentiel de la patrie est dans les cœurs... La France n'est sainte que de la sainteté de ses enfants : en chacun de nous, la France grandit ou s'abaisse dans la mesure même de la dignité de notre vie. Et c'est une admirable chose de penser qu'ainsi rien n'est perdu, joie ou peine *(à la même, 2 janv. 42)*. Même dans ces jours de défaite, vous devez vous garder, ou vous faire, une âme de victorieuse. Tout ce que nous aimons ici-bas est victorieux, dans la mesure où la victoire du Christ est maintenue dans nos cœurs. La France même ne serait vraiment vaincue qu'en nous, par notre propre défaite *(à la même, mars 42)*.

LA « FRANCE LIBRE »

Donc, malgré son horreur des partis politiques *(à W., 12 juil. 42) et sa volonté sacerdotale d'être l'homme de tous les hommes, il est à New-York, dès le début, un des animateurs les plus résolus du mouvement de la « France Libre ». C'est que* on aime la liberté ou on ne l'aime pas (« Chroniques », p. 20) *et cette guerre a un sens.* Mais qui combat pour la justice et la vérité combat aussi par elles, et dès lors il s'interdit certaine armes. Et par exemple, l'unification sommaire, la mise au pas des esprits et des pensées par les disciplines de combat (*ibid.*, p. 97-99, 5 *mai* 42). La « France Libre » doit être libre de cette liberté intérieure de ses soldats, de ses enfants, si dur que ce soit pour eux à certaines heures *(à E. de M., 26 déc. 41)*. Je sais combien l'esprit partisan ferme le cœur, rétrécit la pensée, et, au moment où nos amis représentent ce qu'il y a de plus pur dans l'âme et le destin de la France, je voudrais que rien ne vienne leur durcir le cœur *(à la même, août 41)*. Il faudrait avoir le cœur assez donné, assez libre pour tout comprendre, et d'abord ces blessures qu'on nous reprochera à nous-mêmes d'avoir faites *(à la même, déc. 41)*.

Etant chrétiens, nous sommes avec ceux qu'on opprime et qu'on persécute — quels qu'ils soient... Avec les Juifs qu'on dépouille et qu'on chasse, avec les communistes qu'on emprisonne et qu'on fusille *(Sermon de Pâques 1942, radiodiffusé en France*, « Chroniques », p. 81-82). L'Angleterre ou l'Amérique ne sont que des relais — tout au plus des terres où l'on peut encore parler comme on veut... Un prêtre parle, et il est n'importe qui et n'importe où. Mais parce qu'il est prêtre, et dans la mesure où il l'est, il est aussi la liberté. Comme autrefois le vieux prophète Isaïe, en annonçant le Christ, c'est « la délivrance qu'il annonce aux captifs et aux enfermés la liberté ». (*Sermon de Noël* 1942, *Radio*, « Chron. », p. 108).

Le Christ qui ressuscitera de tant d'oppressions et de tant de persécutions en gardera les stigmates : elles le marqueront si profondément, ce Christ ressuscité, que plus d'un, parmi nous, trop attaché aux formes du passé, risquera de ne pas le reconnaître. De son ensevelissement dans cette ombre terrible, de son incarnation dans ces cœurs obscurs, il gardera quelque chose de son mystère nocturne. Comme ses apôtres, au soir de Pâques, plus d'un parmi nous hésitera, doutant encore. Dieu veuille que ce soit comme eux « à force de joie ». (*Pâques* 1942, « Chron. », p. 85.)

COMBAT POUR L'ART VIVANT

Un tel esprit éclatant à l'Université et à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal!

En 1940, si les conférences à l'Université de Montréal obtiennent le succès que nous a dit Mme Louise Gadbois, le cours à l'Ecole des Beaux-Arts est un échec : sur trente élèves, vingt-cinq l'abandonnent. Cela tient à l'état d'esprit de ces élèves, anciens diplômés, « bien préparés » qui espéraient un « perfectionnement » dans leurs lignes, et aux conditions fixées par le directeur de l'Ecole.

En 1941, l'effort est de deux sortes, et couronné d'un éclatant succès. A l'Ecole du Meuble, milieu sympathique grâce à l'équipe Parizeau-Borduas-Gamon, le Père dirige un Atelier d'art sacré, où il fait faire « des choses simples parfaitement réussies, et parfaitement réussies parce qu'elles sont simples à faire, retournant à de saines traditions artisanales » (*Art et Catholicisme*, p. 91). Pour étudier ces traditions, il voyage jusque dans de lointaines campagnes. Une exposition, du 31 mai au 8 juin, révèle les résultats de ces efforts.

D'autre part, il anime une petite poignée de peintres « indépendants », recrutés pour la plupart parmi les

membres de la Société d'Art Contemporain, que vient de fonder John Lyman. L'exposition qu'il organise au Foyer du Palais Montcalm, à Québec du 26 avril au 3 mai, à Montréal à partir du 16 mai, a un retentissement énorme. Le directeur de l'Ecole des Beaux-Arts s'attribue alors le mérite d'avoir formé les exposants. Ceux-ci protestent dans la presse : « Nous tenons à affirmer... qu'il nous a fallu des années pour nous dégager de l'enseignement de l'Ecole, pour en oublier les formules et les habitudes, pour nous en désintoxiquer ». S'ensuit une violente polémique où le directeur accuse le Père d'avoir apporté le trouble dans la vie artistique du Canada, bagarre qui se termine par la destitution de ce directeur, remplacé par Alfred Pellan.

En 1942, nouvelle exposition (au séminaire de Joliette), conférences, série d'émissions à la T.S.F. : « Introduction à la Peinture canadienne ». — Grande peinture dans l'église des dominicains : Saint Victor présenté à la Vierge par saint Dominique. — En 1943, une Pentecôte; en 1945, une Apparition du Christ à Madeleine, toujours dans le couvent.

Je fais deux séries de cours d'art religieux. Vous savez combien je suis mauvais professeur, croyant peu à la valeur de ce qui peut être « enseigné » en art. Matisse disait : « En art ce qui peut se dire en mots ne compte pas. » Alors je dis des choses contradictoires à ces gens, pensant que cela leur révèlera tout ce qu'il y a de mystérieux dans l'art et comment seul ce qui est commun aux choses contradictoires est vraiment précieux. Et ils en sont tout déconcertés. Ils voudraient des procédés sûrs et vous savez que j'en ai peur comme de la peste *(10 avril 1940)*.

Les principaux thèmes de cet enseignement :

Ce qu'on nomme dans les milieux académiques extravagance et défi est au contraire privilège essentiel de la liberté et courage de la sagesse (« Chroniques », p. 135) — En art, il n'y a pas de principes. Pas de doctrine. Il n'y a que des dons. Entièrement gratuits. Et qui se rient de tout. Et sur lesquels on ne peut pas toujours compter (p. 152). Ce qu'il faut de courage et de conscience à tout artiste pour défendre contre le monde et contre soi-même la liberté et la singularité de ses dons personnels, atteint souvent aux limites des forces humaines... *C'est* une liberté, une audace, une intransigeance qui, dans d'autres domaines, suffiraient à faire des héros et des saints (p. 169-170). Cependant les forces de chaque homme sont limitées. Les uns mettent dans leurs œuvres tout ce qu'il y a de meilleur en eux, et les autres dans leur vie (p. 150-151). — En art, c'est le maximum de singularité, c'est le maximum de l'individualisme, qui assure le maximum d'universalité. Rien en art, ne touche profondément et universellement que ce qui est sorti du plus secret, du plus personnel d'un être... C'est là, finalement, ce qui condamne sans merci, non seulement au nom des lois de l'art, mais aussi au nom de la vérité humaine, tout académisme et tout nationalisme en art (p. 169). — La pureté et la perfection de la liberté des formes importent à la dignité et à l'élévation de l'esprit, et elles sont dans une époque et dans un pays un des principes et un des témoignages les plus sûrs (p. 136). — *L'instinct des artistes qui sont poètes* — ces merveilleux poètes! (p. 111) — l'obstination des mêmes songes, une certaine fidélité presque inconsciente du cœur, *les apparente à tous les simples* (p. 115), *leur assure en d'autres domaines que l'art une sûreté de discernement de l'essentiel que n'ont pas* les compétences (p. 114), *une constance qui* témoigne de l'unité sommaire et indivisible de la vérité dans un monde où les professionnels, qui sourient des poètes et de leurs rêves, changent comme le vent et trahissent sans fin (p. 116).

L'artiste ne sauvera rien de lui-même, ni sa jeunesse, ni les fruits de son expérience, s'il ne maintient pas en lui, tous les jours, les exigences d'une liberté absolue : liberté vis-à-vis de la réalité, liberté vis-à-vis des autres, liberté vis-à-vis de lui-même et de ses réussites antérieures. C'est la grande leçon des vieux maîtres : les œuvres les plus jeunes de Rembrandt, de Titien, de Greco, de Renoir, de Matisse et de Picasso, et de Cézanne, ce sont les œuvres de leur vieillesse, parce qu'elles sont les plus libres. Les maîtres nous enseignent la volonté d'une aventure sans limites... Jusqu'à la fin ce sera à reprendre et à recommencer, comme si l'on avait vingt ans (p. 140-141).

Mais il y a un certain niveau moyen des œuvres d'art que l'on peut et que l'on doit atteindre, celui qui était encore récemment le niveau normal dans tous les vieux pays, qu'il s'agisse des nations civilisées ou de populations dites sauvages. Pour assurer cela, il faut, plutôt que de courir après d'ambitieuses merveilles, s'attacher à résoudre parfaitement des problèmes très simples; ce sont les réalisations parfaites de programmes très humbles que nous trouvons dans les meubles modestes, les tapis et les couvre-lits des grands-pères et des grand-mères, dont le charme nous enchante, des harmonies élémentaires de deux ou trois tons, des compositions géométriques sans complications, de très sommaires décors de fleurs. C'est une tradition très pure de perfection et d'humilité naissant l'une de l'autre, qu'il faut ressusciter. (*Art et catholicisme*, 2e édition, p. 89-90). Un art paysan est demeuré vivace ici, où dans les fermes des sculpteurs sur bois, des tisserands, des brodeuses font encore des choses admirables. Naturellement, tout cela est très menacé par le tourisme, les marchands, etc. Mais enfin cela est encore vivant. Je voudrais partir de là pour faire revivre un peu d'art chrétien authentique *(lettre, 27 mars 41)*.

... Plus j'avance dans la vie, plus je vois que je n'ai acquis qu'une expérience et qu'une certitude et c'est celle de l'incroyable bonté du Christ pour ses amis. Et non pas seulement pour ceux qui sont vraiment « ses amis », mais pour tous ces êtres faibles, incertains, changeants que nous sommes.

Dans ce temps de Noël où, parfois, nous nous demandons ce que nous avons gagné ou perdu depuis les merveilleux Noëls de notre enfance chrétienne, s'il m'arrive de céder à la tristesse et à la lassitude de ma misère, toujours Notre Seigneur revient, par quelque détour, me rappeler la fidélité de son Amour à Lui, et sa patience. Il me semble que je pourrais douter de tout, en ce monde, mais non pas de cette fidélité absolue de Dieu à ceux qu'Il aime *(à E. de M., 26 décembre 1941)*.

Outre le temps donné chaque jour à la messe — tout l'essentiel de ma vie tient là sur cette nappe blanche... dans cette zone étroite de lumière qui ne déborde guère la table de l'autel — *à la prière et chaque année à la retraite d'obligation, sa vie comporte de longues périodes de solitude et de silence, à Newport, à Elkins Park, à Baltimore, à Franconia (New-Hampshire). De tous ceux qui s'adressent à lui il ne cesse d'exiger l'oraison. A un chrétien très engagé dans le monde, très attaché à beaucoup de choses :* L'essentiel, c'est la prière sincère au Christ, dans le silence, et la charité du cœur pour tous ceux qui souffrent... Etre fidèle à l'amitié du Christ et soucieux de ses pauvres. *A une jeune fille orientée vers la vie religieuse :* Souvenez-vous que rien ne remplace pour une enfant comme vous les *heures (il souligne)* d'oraison. La joie est là, l'apaisement des duretés de ce monde et ce qu'il nous faut de lumière pour avancer. — Profitez du temps qui passe, même s'il passe très lentement, pour vous faire chaque jour, dans ce courant, des îles de silence et de prière où rien ne passe. Rappelez-vous que nous n'avons d'autre raison d'être sur la terre, quand on a compris certaines choses, que de nous y donner entièrement.— *A une autre dont l'activité est très prenante et qui cependant ressent le besoin de la prière :* Il faut entrer dans la prière comme dans un monde merveilleux, où le mal, lui, n'entre pas, où tout est pour nous. Mais il faut y « entrer » vraiment, ne pas rester aux limites... Cela se fait si tout, en nous, est donné d'avance, comme Dieu lui-même, dans ce monde, déjà nous est donné... Si vous voulez vraiment prier, il faut du vrai silence, tous les jours, dix minutes au moins de silence intérieur et extérieur, où rien d'autre n'existera que Dieu et vous. *Aucun souci extérieur (c'est lui qui souligne).* Même pas celui du progrès moral. Rien d'autre que la présence de Dieu et son amour pour vous. Le regarder simplement, vous souvenir de son amour, sans raisonnements et sans paroles, comme on regarde ceux qu'on aime.

A Elisabeth de Miribel (22 octobre 1942) : Je ne sais où le Christ vous conduira, mais ce que je sais bien, c'est qu'il faut garder en vous très pur un esprit de courage et d'audace pour aller aussi loin qu'il faudra. « Pèlerins de l'absolu », disait Bloy, et dès lors, il est clair que c'est la grande aventure : pour certains, l'aventure spirituelle s'incarnera dans les événements mêmes de la vie, pour d'autres elle sera purement intérieure. Mais de toute façon c'est le grand départ. Et « celui qui tourne la tête en arrière n'est pas digne de moi. » Il semble qu'il y ait là une condition absolue : « ne pas regarder en arrière »... Je pense à ce mot si beau d'un des officiers qui se sont fait tuer à Saumur : « Au front, on fait une bonne fois son sacrifice : après cela on est un soldat. » Des chrétiens ou des chrétiennes dignes de ce nom et qui ont compris, sont toujours au front. Dieu veuille ne pas éteindre en nous cette lumière simple.

Le 20 juin 1943 (à la même) : Mais ne craignez pas la vie ardente que vous allez sans doute connaître à nouveau — le climat « passionné » que vous allez, me dites-vous, trouver à Alger. Ne craignez pas : quand on est libre on peut passer par le feu. La liberté spirituelle, précisément parce qu'elle est spirituelle, passe très bien à travers les flammes, car elle n'est pas du même ordre.

L'essentiel sera toujours de maintenir en vous cette liberté de l'amour de Dieu : qu'Il soit libre de faire en vous ce qu'Il veut, — et que vous, vous vous gardiez libre de faire pour Lui ce que vous désirerez. Mais en vous souvenant toujours que, dans votre vie, Sa liberté à Lui est infiniment plus importante que la vôtre. Car la vôtre, en définitive, ne doit être faite que de la sienne.

La liberté de Dieu agit en nous par notre liberté, et non pas par ce qu'il y a en nous de servile : Dieu est libre en nous et par nous quand nous le sommes. Des esprits entravés l'entravent (« Chroniques », p. 17, 30 août 40).

Il est des choses dont on ne limite pas la vie dans les âmes, pour lesquelles on ne fait pas la part du feu : du jour où vous les avez admises,

elles commencent de vous dévorer (*ibid.*, p. 87, 5 mai 42). — *Alors, il n'y a plus* aucune certitude en ce monde, et aucune espérance... Les hommes n'ont su qu'ils pouvaient compter sur Dieu que lorsque lui-même est venu le leur dire : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » En dehors de ces promesses, nous n'avons rien ni personne à qui nous confier entièrement dans un monde où tout change et s'use comme nous-mêmes. On a plus ou moins confiance, selon qu'on est plus ou moins optimiste, plus ou moins pessimiste, par disposition naturelle. Et c'est tout... Il faut avoir le courage de regarder les vérités atroces (*ibid.*, p.121-123, fév. 43). — L'Ordre? *(il s'agit de l'ordre social)* qu'est-ce qui nous lie, après tout, à cet ordre? Pourquoi ne pas en remettre en question les principes?... Je voudrais être sûr que nous ayons l'esprit assez libre, assez détaché, pour combattre le communisme marxiste loyalement. Au nom de l'Evangile entièrement accepté (*ibid.*, p. 101). — *Ce n'est pas sûr* que les saints finissent toujours par vaincre le monde... Il y a peu de saints et un immense troupeau de faibles (*ibid.*, p. 92). — *Quant à la liberté*, c'est ce qu'il y a dans notre nature humaine de plus vulnérable et de plus fragile (*ibid.*, p. 147). — L'influence des arts sur le progrès des mœurs est décidément bien peu de chose (*ibid.*, p. 177-179). — La nuit vient sur un monde que nous avons aimé et en qui nous avions cru (*ibid.*, p. 57). — *Et pour ce qui est de chacun de nous :* incroyable brièveté de notre destin! (*ibid.*, p. 53)...

Tant d'êtres divers à comprendre! — « Le grand scandale du XIXe siècle, disait Pie XI, c'est que l'Eglise ait perdu la classe ouvrière. » Non seulement la classe ouvrière, mais les philosophes, les poètes, les artistes... Tout nous était fermé et, disons-le franchement, dans ce sens que nous n'y comprenions rien. Mais du jour où, en France, nous avons voulu comprendre, tout s'est ouvert : on vit bien alors ce que sont les conquêtes de l'esprit et qu'à comprendre l'ennemi on le gagnait (*ibid.*, p. 21, 30 août 40). — Je vois Dali presque tous les jours : j'apprends beaucoup de lui, je le fais parler. J'éprouve une fois de plus combien on reçoit des êtres quand on leur fait confiance, et comment on n'est jamais déçu quand on veut atteindre loyalement dans un homme quelque chose de sérieux. Très souvent cela dépend de nous *(à E. de M., nov. 41)*. — *Entrer pour de bon dans les difficultés de tous :* On n'est vraiment chrétien, on n'est allé au cœur de son christianisme, que dans la mesure où on a personnellement éprouvé la force des objections, l'obscurité de cette nuit, la dure exigence de la foi (« Chron. », p. 47).

Montréal, 10 janvier 1942. La vie plus atroce, plus basse que les pires inventions. La faiblesse des êtres les plus chers, leur vulnérabilité! C'est probablement une des grâces du sacerdoce (peut-être par sa participation au ministère de la miséricorde divine) que nous puissions recevoir la confidence des misères les plus secrètes et, en un sens, les plus basses d'un être, sans que notre estime pour lui en soit atteinte. Cependant ces choses nous blessent. Et je vois bien que l'amitié, elle aussi blessée de la connaissance de certaines choses, ne cesse pourtant de grandir. Mais la blessure grandit avec elle, et il se forme peu à peu dans notre vie et dans notre cœur un poids de tristesse que presque rien n'allège. Après quelques années, il ne reste vraiment que le Christ à qui s'appuyer (*ibid.*, p. 52).

Fr. N.-H. (1), *septembre* 1944. L'homme qui est arrivé au milieu du chemin de la vie sent brusquement dans son cœur, dans sa foi, dans son amour de Dieu, un grand dépouillement. Déjà il a dû quitter pour cet amour bien des êtres, bien des choses qui étaient douces à aimer et qu'il a perdues, ayant été d'ailleurs, longuement, obstinément blessé par elles bien avant qu'il ne les perdît, sans que pourtant ni les blessures ni la perte n'aient pu altérer la déchirante douceur du souvenir.

Les années peu à peu fermeront les blessures, mais le cœur, comme le corps, est désormais trop âgé pour refaire ses forces vives. Les succès ne feront plus oublier les échecs, les joies ne compenseront plus les peines, car c'est précisément ce qu'il faudrait encore de force et de confiance pour pouvoir être heureux que les blessures ont épuisé. Tout a trahi, tout a menti : non seulement les êtres qu'on avait tant aimés, mais, semble-t-il, la vie elle-même, l'ensemble des circonstances et des hasards (comme dans une machinerie trop compliquée pour nous), comme si, au bout du compte, après mille détours de bonté ou de rêve, on finissait toujours par être rattrapé par le désordre et le malheur.

C'est l'âge où les « consolations » pieuses font hausser les épaules — où les livres de spiritualité deviennent illisibles, les explications inutiles.

Hier soir, dans le chemin obscur, sous les étoiles, mon vieil ami douloureux et résigné qui a depuis longtemps dépassé ce milieu probable de la vie me disait, sans hausser ni baisser la voix : « S'il n'y a rien de l'autre côté, comme nous avons été trichés! » A travers les branches des arbres, on voyait, plus bas dans la vallée, les lumières dispersées des villages. Il faisait déjà froid dans ce pays de collines et de bois (*ibid.*, p. 172-173).

(1) Sans doute Franconia, New-Hampshire.

— Et nous voilà tous ensemble devant notre avenir, sachant qu'il sera difficile et dur (*ibid.*, p. 184, nov. 44).

Rentré à Paris le 2 septembre, il visite à Montbrison ses vieux parents, puis est repris par son ministère harcelant. « Il était, écrit Elisabeth de Miribel, dans *Nova et Vetera* de juin 1954, particulièrement soucieux des détenus politiques qu'il visitait, n'épargnant aucune démarche pour obtenir l'adoucissement d'une peine ou faire rétablir la justice. » — A cette époque, il ne se prête qu'à contre-cœur à la co-direction de « L'Art Sacré » (v. plus loin). — Vitraux (particulièrement pour l'église de Feucherolles, S.-et-O.).

Du 20 mars au 18 avril 46, séjour à Rome, où il termine les travaux entrepris avant la guerre à Sainte-Sabine, fait une conférence à Saint-Louis-des-Français, devant plusieurs cardinaux et évêques, sur le divorce de l'art et du public en général et plus particulièrement sur la fin de toute création artistique dans l'Eglise depuis deux siècles. Il fait passer là par enchantement des vérités assez pénibles. Audience du Saint-Père qui bénit son projet de s'adresser aux maîtres contemporains pour la décoration d'Assy.

Dernières fresques du Séminaire de Montbrison (Pietà, en août 46). Premiers vitraux pour École près de Besançon.

Le 11 janvier 47 il s'embarque à Cherbourg et arrive à New-York le 25. Il doit organiser pour le Musée d'Art Moderne de Paris une exposition de peinture canadienne. Elle serait suivie d'une exposition française au Canada. « Mais je vais me faire des ennemis. » Les Ecoles des Beaux-Arts de Québec et de Montréal trouveront en effet que la place n'est pas assez large pour leurs élèves et le projet échouera. — Séjours à New-York, Elkins Park, Baltimore (fresques au Collège). — Intervention, dans un sens évangélique, « antibyzantin », au Congrès Byzantin à New-York, en avril. — Voyage au Texas. — S'embarque le 30 mai à Galveston avec le P. Ducattillon. — Arrive à Marseille le 16 juin.

La « vieillesse »

(1947-1954)

15 janvier 48. Je suis un vieil homme maintenant. Ma tristesse le soir de mes cinquante ans : je me sens plus près de ce jeune homme que j'étais à Estiallet il y a trente ans que de ce « quinquagénaire » que je suis aujourd'hui et qui, par tant de côtés, m'est étranger, inconnu.

En février 48, voyage à Rome. Peint des camaïeux dans la chapelle de Mgr Gillet, via Condotti. Le 1er mars, audience du Saint-Père. — Retour par Assy. — Cette année est celle du projet de Basilique souterraine à la Sainte-Baume, qui suscite dans tous les pays et les milieux les plus divers un grand enthousiasme et dont Le Corbusier étudie la réalisation. — 15-17 juillet, journées d'étude de « L'Art Sacré » chez les bénédictines de Vanves. — C'est alors aussi que se noue l'amitié avec Matisse, qui travaille à la chapelle des Dominicaines de Vence. — En août et septembre, visites à Picasso, dans le Midi. — Le 20 décembre, mort de son père.

1949. Du 30 juin au 15 juillet, première fresque au Sacré-Cœur de Namur (*A.S.*, mars 54, p. 11). — 16 et 17 sept., journées sacerdotales de « L'Art Sacré » à Versailles.

1950. Juin, fresque de la Résurrection, à Namur (*ibid.*, p. 7). — Le 4 août, consécration de l'église d'Assy. — 16-17 sept., journées de « L'Art Sacré » à Versailles. — 4 oct., mort de Desvallières, enseveli dans la robe du Père.

1951, avril-mai, un mois à l'hôpital de Levallois (hernie). 25 juin, bénédiction de la chapelle de Vence.— Santé particulièrement mauvaise cet été. — Août-sept., fresque de la Nativité à Namur. — 14 sept., inauguration de l'église d'Audincourt. — Du 2 octobre au 17 décembre, repos à Sainte-Anne de Sallanches : « grande paix et grande solitude ».

1952. Janvier, hospitalisé à Broussais. Pour l'asthme, traitement à la cortisone, sans succès. — Du 22 janvier au 25 mars, Sallanches, voyage à Nice, conférence à l'Institut Catholique de Toulouse (15 mars). — Avril-juin, Sallanches, séjour interrompu par la mort de sa mère le 22 mai. — Du 25 septembre au 4 nov. voyage à Oslo où il fait les esquisses de trois vitraux dans l'église des dominicains et retouche sa grande fresque de la Pentecôte. Stockholm. — Le 7 décembre, conférence à Anvers.

1953. Janvier. Extrême faiblesse musculaire, troubles de la vue, souvent il ne peut se relever quand il s'est agenouillé. Va néanmoins à Audincourt (tapisserie de Léger), à Lyon (conseil de la Province dominicaine, où il fait agréer Le Corbusier pour la construction du couvent de l'Arbresle, 3 fév.), aux environs de Dijon le 5 mars pour voir une église où il doit faire un vitrail, chez Braque à Varangeville le 16 mars. Epuisé, il retourne le 22 mars à Sallanches où il espère se remettre Epuisement croissant. Ramené à Paris le 14 avril, il est hospitalisé à Bon Secours le 27. On a reconnu la

« myasthénie », épuisement du tonus musculaire, accompagné de paralysie, pour lequel il n'existe pas en France de remède curatif. Des piqûres rendent un peu de ce tonus pour un peu plus d'une heure. Depuis juin et durant deux ou trois mois, on est obligé d'en faire jusqu'à douze par vingt-quatre heures. Puis un récent remède américain arrive par la voie diplomatique, et c'est en septembre un très grand mieux, puis un progrès lent mais continu.

Durant les premiers mois, défilé ininterrompu de personnes qui repartent plus courageuses et plus pures (L'une d'elles lui dit : « Quand je suis près de vous, je me sens sauvé »). Ensuite, il faut condamner la porte. Il croît toujours en lucidité. C'est dans l'état le plus navrant, où il ne peut ni bouger, ni écrire, où il voit et articule à peine, qu'il compose, avec l'aide du P. Dubarle et du P. Duployé, le numéro de « L'Art Sacré » *Espagne*.

Le P. Duployé, qui vécut trois ans avec lui au couvent du faubourg Saint-Honoré, écrit : Le secret du rayonnement si doux et si chaleureux de cette personnalité était à chercher, croyons-nous, dans l'harmonie que le Père avait su mettre entre la plus extrême rigueur de vie, la tendresse du cœur et la totale liberté de la pensée, des propos et des initiatives apostoliques...

L'homme dont on voyait souvent la haute silhouette aux vernissages et aux générales (1) menait dans son couvent une vie de novice et il y pratiquait une austérité digne de toutes les grandes traditions de la vie claustrale. Il aimait à citer ce mot de Joachim de Flore qu' « un vrai moine dans sa cellule n'a en propre qu'une guitare »...

Un long hiver durant, il ne dormit presque pas, secoué par ces terribles crises d'asthme qui devaient l'emporter... Après une nuit blanche, il se levait, célébrait de très bon matin, priait longtemps sous le cloître, et puis, dès huit heures, le téléphone le réquisitionnait. Commençait alors une journée harassante de rendez-vous et de visites, de travail à l'atelier, et le soir, vers onze heures, n'ayant souvent pas dîné, on pouvait le retrouver, heureux, limpide et exténué, croquant une petite pomme ou un croûton de pain oublié par le frère réfectorier. De temps en temps cependant, il se soustrayait au vacarme de Paris et vivait alors dans sa cellule une longue journée contemplative, comme pour expier tant de courses qu'il croyait vaines : « Pourquoi s'acharner à de grandes œuvres ? Ton « œuvre », c'est ton cœur... De quels biens me suis-je privé ? Toutes ces absences délicieuses : les quatre murs blancs de la cellule, les meubles simples, le silence merveilleux, les longues heures de solitude ».

A vrai dire, sa conception de la vie claustrale tenait plus d'un chartreux que d'un dominicain... il partageait plus volontiers avec ses frères son cœur que sa tête et professait qu'il ne faut pas encombrer la vie commune de questions qu'il tenait pour insolubles. Et naturellement ne parlait-il jamais d'art sacré dans son propre couvent.

Sa grâce propre était, comme on l'a dit de saint Dominique, d'être un merveilleux consolateur de ses frères. Il le fut au couvent, et il avait une manière qui n'était qu'à lui de faire sentir qu'il existait *amicalement* pour son voisin de chœur ou de réfectoire, ou pour celui qu'il rencontrait sous les cloîtres. « Les peines, le malheur des autres. Nous y sommes à peu près aussi indifférents que ces prés en fleurs et tous ces arbres éclatants de jeunesse et de force neuve. La vie impitoyable »..

Le Père s'était vraiment placé au centre du monde et du mystère chrétien, il reposait sur le cœur du Christ. Vieillissant, il avait ce « cœur liquide » dont le curé d'Ars disait qu'il était celui des saints. « Et si le christianisme n'est pas cela, il n'est rien de plus qu'un platonisme »... Il aimait l'homme, il aimait le pécheur : « Trop de gens détestent le mal bien plus qu'ils n'aiment le bien... Et cela leur fait une attitude hargneuse, aigre, qui n'a aucun rapport avec aucun amour. Il ne faudrait rien haïr qu'à proportion d'un amour positif. Cela changerait tout dans le monde et en nous... ».

Son irascibilité, qui était extrême, celle d'un enfant, ses colères, furieuses et immédiates, ne faisaient pas de blessure.

Cet homme incapable de faire le mal, incapable de refuser et même de s'opposer dans la vie commune et dans l'exercice de la charité, cet homme dont la substance même était devenue comme du bon pain blanc que tout le monde se disputait avidement, écoutez-le maintenant parler de son art, quand il quitte le domaine des êtres pour celui des principes et de l'intelligence. Dans ses articles, dans ses notes, vous ne trouverez plus que les mots les plus altiers. De l'homme qu'il aime, il dit que sa qualité maîtresse est d'être « impitoyable... intraitable... dur... sévère... insupportable ». Loin de répudier la dureté comme une faiblesse, il la revendique alors comme un signe d'authenticité. Cet homme si bon en venait à révéler des puissances de mépris presque infinies... Il avait une manière inoubliable, quand on cherchait à lui imposer un subterfuge ou une médiocrité, ou une démission, ou simplement une amabilité, d'arrêter le discours de son interlocuteur, de le clouer, littéralement...

Le Père revoit un jour chez l'abbé Batet une ancienne nature morte : Ça ne vaut rien! *Deux ans après :* Vous avez de la chance d'avoir ça! — *Souvent :* Tiens, ça n'est pas si mal! *(Combien d'autres ont entendu de pareils propos!).*

Plusieurs disent : On garde le souvenir de toutes ses gentillesses, pas de ses coups de boutoir : il n'y avait jamais en lui d'amertume.

Jacques Bony : Il était si proche! On communiquait avec lui si directement! Un être ouvert, pour qui « l'autre » existait. Merveilleuse surprise de trouver ainsi un homme d'Eglise : on ne pouvait être aussi loin que lui de tout dogmatisme, aussi près de la vie — dont une sensibilité aiguisée à l'extrême captait tous les messages. Vie de l'instant, jusqu'en ses aspects les plus fragiles : de deux photographies qu'il rapprochait, d'un tissu à la mode dont il faisait une chasuble, voilà qu'il montrait tout à coup la gravité cachée.

Il parlait souvent de son inconstance, qui était réelle. Mais elle allait dans le sens d'une plus grande fidélité, d'une liberté sans entrave. Quel que fût le ton du moment, il vivait toujours à la pointe de lui-même. C'est ce qui résout ses contradictions apparentes : il était inquiet et confiant tour à tour et presque au même instant, dur et tendre, exigeant et détendu. Et tout cela faisait des accords irremplaçables, chez cet être à l'instinct juste, plein accomplissement d'une nature où se retrouvait le meilleur de l'enfance.

Adeline Hébert-Stevens : J'étais frappée par la façon très à lui, extrêmement simple, en même temps que raffinée, avec laquelle il parlait aux gens les plus modestes. Il était ainsi avec les ouvriers de l'atelier. Je l'ai vu souvent piquer de « justes colères », jamais devant des gens humbles ou modestes.

Pendant ses heures de travail, on avait l'impression d'une prise de possession totale. Il semblait se livrer à une opération tendue, silencieuse. Un jour où une cuisson malheureuse avait modifié l'aspect de son vitrail, je l'ai vu travailler plus de trois heures, les mâchoires contractées, sans pouvoir proférer une parole, comme un chirurgien sur un blessé grave, ou peut-être un enfant construisant un château de cartes...

Il possédait une habileté manuelle sur verre absolument exceptionnelle, dont il se méfiait d'ailleurs énormément, car il ne haïssait rien tant que la facilité. Il était d'une exigence terrible. Je l'ai vu effacer vingt fois de suite une tête de saint, pour essayer, en repartant chaque fois à zéro, de retrouver le rythme qui l'accorderait à l'ensemble. D'autres fois, au contraire, il travaillait très longtemps sur son premier schéma.

Il était très respectueux des avis les plus divers, que ce fût celui de Jean Cassou ou de la femme de ménage, dans le souci d'y découvrir une parcelle de vérité.

Du chanoine Ledeur : Cette densité de vie humble, grâce à laquelle on était à l'aise avec lui, et il vous élevait à son niveau.

Plusieurs ont le même mot : Quand on était avec lui, on avait l'impression d'être seul au monde à compter pour lui.

— *Mais Anne Green pouvait aussi bien le définir :* The most elusive man in the world : Pas d'homme qui échappe davantage!

De Joseph Pichard : On abordait tout de suite avec lui, sans préambule, et avec la plus grande liberté, n'importe quelle question. Il s'abandonnait d'ailleurs volontiers au plaisir de la conversation, quand elle ne l'ennuyait pas. Car il n'aimait pas s'ennuyer... Il n'était jamais plus heureux que lorsque, publiquement même, il avait pu dire tout ce qu'il pensait. Ce qu'il pensait pouvait d'ailleurs être assez désagréable pour les autres. Toutefois, je ne l'ai jamais vu s'attaquer qu'aux puissants. Mais il le faisait avec une telle simplicité qu'on se trouvait tout étonné de ce qu'on avait entendu. « Votre Ecole, dit-il un jour au directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, est une escroquerie nationale. »

On le voyait passer dans la rue, longue silhouette maigre, marchant à grands pas, et il y avait dans sa démarche quelque chose d'allègre et de fantaisiste. Marche de poète, que scande une chanson intérieure. D'où lui venait cette chanson? c'était là son secret.

... Est-il possible d'être à la fois irascible et débonnaire, moqueur et charitable, autoritaire et condescendant (et même hésitant), pressé et patient, amusé et croyant? Le Père Couturier défendait sa porte et recevait tout de même beaucoup de monde; il avait le culte de l'amitié et sa devise eût pu être : « Magis amica veritas » (ou « pulchritudo »); il poursuivait avec une extrême énergie des buts auxquels il semblait parfois attacher peu d'importance. C'est là le paradoxe du croyant qui professe que tout dépend de Dieu, qui agit cependant comme si tout dépendait de lui.

Jean Cocteau : Sa figure m'est extrêmement présente : une petite tête de mort, éclairée à l'intérieur par un feu très vif et très sombre.

(1) Il allait à quelques vernissages, mais non pas à des générales, et prenait soin de ne pas se trouver en des réunions trop mondaines. (N.D.L.R.).

C'est ici que le manque de place nuit le plus fâcheusement à notre dessein d'une simple publication de textes. Plus fâcheusement encore qu'au sujet de l'enfance et de la jeunesse, parce que c'est la pleine maturité de l'homme qui importe davantage. Il y faudrait beaucoup plus de touches que nous n'en pouvons mettre.

Cela est clair lorsqu'il s'agit d'impressions que le Père note. Il faut ici l'une ou l'autre pour que l'on sente comment pour lui le monde extérieur existe, comment la vérité lui est poésie. Mais fixer ce qui est du courant même de la vie! De telles notes n'ont toute leur qualité, surtout par rapport à leur auteur même, que multipliées et pêle-mêle parmi leurs contemporaines. Pourtant il faut nous limiter!

(Décembre 1951, *Sallanches) :* Maintenant mon bonheur si plein, si dense, c'est celui de cette chambre très chaude de son feu de bois odorant, et, tout le jour, inondée de soleil. Aujourd'hui le Mont Blanc entièrement blanc et bleu et ses grands plans d'ombre sont du bleu même du ciel.

Parmi les criailleries aiguës et continuelles des trois petites filles d'en bas, j'entends monter la voix de Suzanne, chantant sans fin des complaintes ou des cantiques, indifférente à tout cela, orientée vers on ne sait quel monde, plus sentimental, plus tendre, plus beau.

Les petites filles d'Elie, le fermier, ont installé leurs poupées sur les marches de l'entrée. Trois poupées, soigneusement couchées, bordées avec amour : deux petites filles et un ours : tous trois identiquement, sans aucune différence entre la bête et les petites filles. Le paradis perdu.

J'entends à la radio ce vers d'une chanson inconnue : « Si tu dors, mon amour, tu l'entendras chanter » (1).

12 *octobre* 51. Ce soir première promenade le long du ravin vers la chaîne des Fourmes. Je me souviens que l'an dernier, vers cette même époque, très tard un soir comme j'étais encore là-haut, du fond de la montagne de Cœures et de ce grand trou que forme la chaîne des Fourmes, dans la nuit un grand oiseau est arrivé dont je ne pouvais, bien entendu, que suivre le bruit dans l'obscurité et ce voyage invisible avait quelque chose de terrible parmi ces abîmes et ces énormes masses cachées dans la nuit.

Voici les premières feuilles rouges aux cerisiers : comme elles étaient belles autrefois — et l'an dernier encore — dans les premières brumes froides. Mais cette année l'automne n'aura pas cette douceur comme au bout d'un long été épuisé. Il y a encore trop de sève, trop de force dans les verdures gonflées d'eau : elles ont l'air de résister à l'automne, de se battre à armes égales.

Il faudrait aussi faire sentir comment il témoigne une affection sans aucune ombre à tant et tant d'amis opposés entre eux, et chez certains desquels il réprouve à des points de vue divers : artistiques, moraux, surnaturels, des orientations, parfois des fautes. Ces amitiés vont de l'Action Française au communisme, de chrétiens notoires à des hommes qui passent pour sectaires dans leur anticléricalisme, des Rothschild aux plus humbles gens, d'artistes dont il ne peut estimer les œuvres à Matisse ou à Braque... Ici encore, évidemment, ce qui importera, ce sera une grande diversité de traits. Un seul : Quelqu'un va dans une paroisse où le Père a plusieurs fois séjourné. « Tâchez de voir ce cher merveilleux curé! Mais ne lui dites pas que son église est laide : ça lui ferait de la peine. » Le Père est arrivé, de fait, habitant chez ce prêtre, visitant avec lui son église, interrogé par lui sur ce qu'il y avait fait, à ne pas lui dire ce qu'il en pensait! Que l'on se représente la situation : c'est une sorte de miracle.

— Il ne s'agit pas de s'adresser « aux meilleurs », laissant les autres, il faut s'adresser à ce qu'il y a de meilleur en tout homme, même mauvais (2).

— J'ai toujours refusé de voir les défauts des hommes que j'admirais : finalement je crois y avoir beaucoup gagné.

— Il est vrai qu'il y a dans tout homme, si méprisable soit-il, un pur diamant et que seuls découvrent ceux qui les aiment à la folie.

— Nous devrions tellement aimer nos frères que l'idée du mal que leur font leurs péchés nous soit intolérable, comme une blessure, une maladie dans un être cher. Tout changerait. Mais il y a dans l'horreur du péché une violence, un ressentiment qui ne sont pas assez purs. Nous sommes du côté du Bien, du *parti* du Bien, et déjà partisans.

A E. de M. : Ne ramenons pas le mystère de Dieu à nos limites : Que cette nuit reste assez vaste, assez profonde pour que toutes les distances, toutes les divergences de ceux que nous aimons y soient contenues — pacifiées, — par nous humblement offertes à son Amour plus grand que le monde.

Il faudrait permettre de comprendre à quelles profondeurs, comment, il est vulnérable et blessé. Certains de ses amis, des plus intimes, des plus aimés s'en doutaient si peu qu'ils nous disent leur étonnement des photos que nous publions : « Ce n'était pas son expression! Nous ne l'avons jamais vu ainsi! » C'est qu'il fut leur consolateur et leur stimulant. Il se gardait bien de les entraîner dans ses propres peines. Que l'espérance surnaturelle et le sens de la

(1) Lorsque nous ne mettons pas de références, il s'agit de notes intimes.
(2) Ceci, qu lui tient tant à cœur *dans la vie*, il voit que c'est impossible *dans l'art*.

vanité des choses périssables ne s'opposent pas, c'est un lieu commun des prédicateurs à l'ancienne mode, mais ils font bien de rester à ce sujet dans le vague, car ce vanitas vanitatum, *lorsqu'il est réel, ronge d'habitude l'espérance. Et de même certains moralistes théoriques peuvent proposer l'idéal d'un regard averti de toutes les causes du désenchantement qui ne nuirait ni à l'intérêt que l'on porte aux choses, ni au zèle dans le service. On sait trop que la tension* réelle *entre de telles antinomies est rarement soutenue. Nous ne pouvons ici que prévenir de l'exemple étonnant qu'en donne le Père Couturier. Il faudra bien des précisions pour le suivre dans toute l'étendue du champ, désolé à son plus profond regard, où il travaille et joue comme s'il croyait aux moissons, — bien des recoupements pour montrer que son désespoir humain contribue à rendre sa confiance en Dieu à la fois candide comme celle d'un enfant et nue comme la veulent les plus rigoureuses grâces mystiques. Il connaît aussi une intimité avec Dieu dont il lui arrive plusieurs fois de dire qu'elle est « délicieuse ».*

A certaines heures, ne pas bouger, ne pas parler, tant on sent qu'on ne peut le faire sans faire cu déplacer du mal ou de la douleur.

— Bossuet : « Cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie ».

— Que de drames autour de moi !...

— On n'apprend la pitié que par ses blessures.

— La vie se ruine et se perd par petits morceaux par demi-heures, comme un grand mur dont les pierres une à une se déchaussent, se délitent. Des années entières y passent et puis c'est la fin.

Après la mort de son père, à Mme Gadbois : C'est ainsi, par les grands coups, que l'on devient un homme, c'est-à-dire un être las et triste... Las de tant de choses vaines que le temps ou nos caprices emportent, triste du mal ou de la peine qu'on a pu faire, mais c'est aussi par là que l'on apprend ce que sont l'espérance et la foi. Que Dieu nous garde donc tous dans sa lumière sans ombre et dans sa paix : Un jour vient où plus rien ne reste que cela, merveilleusement. J'allais presque dire : « délicieusement », tant dans ma tristesse je sens toute présente ma confiance en Dieu. Comme une eau pure, inépuisablement fraîche.

— Ce soir ma froideur, ma dureté polie envers ce bon et doux *(ici le nom d'un artiste)*. Comme un mot gentil, un compliment, une attention vraie lui eussent fait plaisir. Il n'est plus jeune. C'est l'âge des déceptions, des désillusions. Mais à prendre cette voie-là, de charité infinie, on s'interdit l'action. Car en tout domaine l'efficacité de l'action implique des duretés, des partis pris presque impitoyables, car il faut que la route reste libre si l'on veut marcher vite. Or le temps presse. Si je m'encombre de trop de soins, je ne ferai rien. Mais pourquoi sommes-nous en ce monde, et l'action vaut-elle le moindre sacrifice de charité envers les pauvres et les humiliés ?

Il faudrait enfin révéler quelles « vérités atroces » il ose voir durant ses dernières années. Mais c'est pour nous, gravement, *une double obligation d'avertir qu'il confie à lui-même et à ceux qui peuvent soutenir certains jugements ses vues d'une lucidité assez terrible, et en même temps de ne rien citer encore de cette sorte. Nous n'en pouvons encore rien citer : il faut accéder à sa hauteur pour comprendre le véritable sens, la véritable portée de propos qu'il se garde lui-même de tenir à n'importe qui : il y faut sa force, sa lumière et sa ferveur. Néanmoins nous avons le devoir de dire qu'il ose affronter des vérités cruelles en des domaines très vitaux où même des natures généreuses n'osent pas ouvrir ainsi les yeux. Nous ferons suffisamment sentir son courage dans le domaine de l'art et de l'art sacré. Il croit pour de bon à la Vérité, et qu'elle est l'Amour Infini. Il faut qu'on sache que cette foi lui ouvre les yeux. C'est un trait essentiel de sa nature et de sa grâce qu'il n'en reste pas aux considérations générales et commodes. « Pourquoi ne pas le voir ! » est une de ses exclamations, à propos de bien des choses, et, ayant* vu, *il* vit *plus profond, plus intense et plus loin. Ce qu'il voit en ce qu'il aime est la cause dernière de sa désolation, et c'est là que son action pour l'art sacré trouve sa source, de là qu'elle reçoit son sens et sa portée. Religieux et prêtre selon l'Evangile, enfant indéfectible de l'Eglise, la fidélité n'est pas pour lui un vain mot : les garanties de sa foi, au lieu de la rendre timide, libèrent réellement son esprit.*

A une religieuse : Ce que nous nommons la « vie religieuse » n'a aucun sens si nous n'avons pas accès à l'intimité avec Dieu, si nous ne donnons pas notre vie pour la sienne. Pour recevoir la sienne. Je pense que tout cela se fait dans une nuit profonde, dont l'obscurité même est sans limites, comme cette vie qui nous est donnée en elle. Paisible aussi, car si elle est normalement entourée de tempêtes, ces tempêtes viennent des frontières du monde, alors que ce qui nous vient du cœur de cette nuit ne peut être que la paix immuable. — La vie religieuse n'est rien, si elle n'est pas le sommet de toute vie humaine atteint par le seul amour et la très obscure et très pure vérité. Souvent pure dans la mesure même où elle est obscure, et donnée par la seule confiance en celui qu'on aime dans la nuit...

Le sacerdoce. Cette grandeur mystérieuse, inquiétante, des prêtres dans l'œuvre de Jouhandeau, qui en fait des êtres vraiment « séparés », témoins d'un autre monde. Cet aspect est vrai, mais il faudrait aussi être infiniment patient, doux, tendre, indulgent : la bonté humble et continuelle des véritables « saints ». S'il n'y a pas cela, l'orgueil est là, et un prêtre orgueilleux ne sait pas « de quel esprit il est ».

— Il est très vrai que l'idéal chrétien est un idéal de pureté, d'intégrité absolue de la vie. Mais dans un monde d'immense misère, cet idéal ne peut être atteint qu'à force de douceur, de tendresse, de miséricorde.

— Le rayonnement paisible que met autour d'un homme l'humilité véritable.

— Il faut *tout* accepter, *tout* supporter pour rester sans aucune restriction *dans* l'Eglise. Mais il faut aussi, sans fin, sans relâche, presser sur ses bords, sur ses frontières, pour les dilater. Et cela d'un seul et même mouvement né de la Foi.

Il y a des religieux pour qui l'obéissance, c'est l'horreur des responsabilités. Ce n'est qu'un avilissement. *La fidélité de ce religieux, de ce prêtre, de cet enfant de l'Eglise lui est un principe d'inquiétude et de quête à la mesure même de sa certitude. — D'abord dans le domaine de la foi elle-même :* Il faudrait que les croyants — et d'abord les prêtres comprissent que la part du mystère, et donc de l'inconnu est infiniment plus grande que celle de la Révélation. Et qu'ils ne parlent jamais qu'avec ce sentiment-là.

En ce qui le regarde lui-même, la foi aggrave une certaine disposition naturelle : L'incertitude, l'inquiétude profonde et continue sur la valeur de ce que l'on sait, de ce que l'on croit, détermine une certaine famille d'esprits, où l'on se reconnaît vite les uns les autres, où l'on n'entre pas si l'on n'en est pas. Inquiétude qui peut d'ailleurs être sans trouble (Corot par exemple).

Mais le doute sur la valeur de son œuvre prend, du fait de son engagement religieux, un retentissement singulier : Mauvaise impression chez P. Bony, l'autre jour (*en* 1948). Il a presque des photos de tous mes vitraux. Si peu de chose vraiment valable ! N'aurais-je pas beaucoup mieux fait d'être un prêtre comme les autres ? L'avertissement sévère et dramatique de l'abbé X, quand je suis rentré d'Amérique, en 45, je crois. Sa visite étrange et dramatique au parloir.

Or l'impression fâcheuse va en s'aggravant :

1949, *à M. Pierre Delatère :* Laissez-moi vous dire que, bien plus que mes œuvres personnelles, j'estime importante l'action que j'ai menée auprès des grands artistes de mon temps. Pour la renaissance de l'art chrétien, il m'a toujours semblé qu'il n'y avait qu'une résolution efficace : c'était de remonter aux sources vives de l'art moderne, c'est-à-dire d'avoir recours aux véritables maîtres. Quant à mes travaux personnels, il me suffit généralement de peu d'années pour n'en plus voir que les défauts et n'avoir plus guère qu'un désir : qu'ils disparaissent.

9 *nov.* 51, *au P. Régamey.* — Désormais, tout ce que je pense, tout ce que je dis témoigne contre ce que je fais. Je vois trop clair maintenant, je sais trop bien le prix à payer : les vrais artistes vivent comme des demi-fous. Ou comme d'intolérables tyrans. Tous, même les plus sages, s'imposent à eux-mêmes et exigent de leur entourage les plus durs sacrifices... Et naturellement pour un résultat toujours problématique.

— Après six mois, je ne puis regarder une de mes peintures sans qu'aussitôt tous mes défauts ne m'y apparaissent. Non seulement mes défauts d'artiste, mais les autres, mes défauts d'homme.

Mai 52, au P. Régamey. Je me demande si je ne vais pas me résoudre à déclarer publiquement que dorénavant, reconnaissant le peu de valeur de mes travaux, je n'accepterai plus aucune commande. Il me semble que je serais alors plus libre de parler. Dans certaines circonstances, il faut peut-être opter ainsi.

28 *mars* 53, *projet d'une note sur les vitraux contemporains :* Il est clair que l'auteur de ces lignes n'entend soustraire à ces discriminations sévères ni ses travaux personnels ni ceux de ses meilleurs amis.

Octobre 52 : La vraie grandeur d'un artiste se mesure toujours à celle des risques qu'il accepte de prendre — le premier et le plus constant d'entre eux (du moins de notre temps) étant celui de faire de la « mauvaise peinture ».

A Bon Secours : En art, ce n'est pas ce que nous faisons, c'est ce que nous aimons, qui nous juge : on fait ce qu'on peut, mais on choisit ce qu'on aime.

— Dans nos jugements artistiques, dans notre engagement, environ 50 % de chances d'erreur — possibles ou au moins probables. Accepter ce risque.

Péguy : « Une grande philosophie n'est pas celle qui n'est jamais battue. Mais une petite philosophie est toujours celle qui ne se bat pas. »

Novembre 50. Certains passages d'un côté à l'autre — d'un parti à l'autre — sont encore ce qu'il y a de plus pur dans notre vie.

Mars 53 : La vérité est partagée. En parti de droite et en parti de gauche. Et c'est bien cela qui rend nos luttes d'abord possibles, puis bientôt tragiques.

— La vérité n'est pas d'un côté : elle est écartelée. Dans cet état, elle est encore la vérité.

— On me dit que je suis unilatéral. Oui. Mais c'est par là que je vais plus loin que les autres. Ceux qui sont au centre sont inutiles.

— Deux sortes de liberté, deux manières d'être un homme libre : en extension et en profondeur. Être libre de tout aimer, — être libre d'aller aussi loin qu'on peut et qu'on veut sur une certaine route, dans un certain amour ou dans une idée. Et ces deux sens souvent sont contraires : qui s'étend à l'infini demeure superficiel.

Mais, sur quelque « route » que ce soit, que peut-on espérer pour l'art dans le monde moderne?

Juillet 48 *:* Devant l'invraisemblable montée de cette marée de médiocrité, de vulgarité et de laideur qui envahit universellement le monde, on n'a plus d'autre refuge que la mort. On a dit qu'il faut encore tenir bon trente ou quarante ans, et pendant ce temps essayer de faire quelque chose de propre. Mais il ne faut pas s'aveugler : tout s'en va de la civilisation que nous aimions.

9 *août* 48, *au P. Régamey.* — Le retour *(de Toulouse)*, déprimant, à la vue de tous ces vieux villages admirables que la vie moderne (Église en tête) vandalise. Ne nous y trompons pas : nous luttons contre un courant qui emporte tout ce que nous aimons, vous et moi.

— Des êtres de génie ou simplement de goût, une certaine délicatesse de l'imagination ou du cœur et, autour, une société immense, une Administration peuplée de gens que, seul, le poids énorme de leur médiocrité tient en place et, peut-être, par eux toute cette société humaine pesante, mal équilibrée (et dont la résistance obtuse surexcite les énergies spirituelles indépendantes) et dont ces mêmes génies (générateurs) menaceraient aussitôt l'équilibre s'ils étaient au pouvoir.

— On fait du Louvre une succursale de l'Ecole primaire supérieure, au lieu de ce lieu de féeries qu'il devrait être. Dans un monde mécanique et naturaliste, quand il faudrait créer des oasis de poésie, on démolit de toutes parts ce qui subsiste encore de centres d'enchantement et des refuges du rêve, les décors du passé, les solitudes naturelles.

15 *mars* 52. *Conférence à Toulouse :* Ce qui fait une œuvre d'art, c'est un certain chant prodigieux que le cœur d'un homme et ses mains, ses mains parfois maladroites, tirent de la beauté du monde ou de la joie du monde ou du malheur du monde. Et ce chant prend alors un tel accent, que, peu à peu, les hommes l'entendent, et le suivent, des générations entières fascinées... Il est une certaine perfection du cœur de l'homme, et qui s'incarne dans un peu de matière, par elle-même nocturne, indifférente et pauvre. Une certaine perfection de l'homme. Rien d'autre — et c'est cela qu'un jour ou l'autre les hommes finissent par reconnaître : ils y reconnaissent ce qu'il y avait de plus pur, de plus candide en chacun d'eux et que la vie avec ses mensonges et ses appesantissements gardait enseveli au plus profond, au plus obscur, au plus muet de leur être.

Si, en regardant une peinture ou une sculpture de quelque époque, ou de quelque esprit que ce soit, vous n'avez pas perçu cette musique des formes, si vous n'avez pas reconnu ce chant inimitable, vous n'avez pas vu cette peinture. Vous en avez laissé échapper tout l'essentiel... Ce que ce chant, ce que cette musique avaient à vous dire, aucun mot, aucune idée ne l'exprimeront jamais. Car les idées et les mots n'expriment que des généralités, que des qualités universelles et communes par lesquelles les hommes peuvent précisément communiquer entre eux, mais qui n'atteignent jamais les essences singulières. Et pas plus dans l'ordre de l'esprit que dans celui de la matière.

De telle sorte que ce qu'il y a de plus précieux et de plus pur dans un homme ne peut jamais être dit. « On ne connaît jamais personne. »

Or, ce que l'homme ne peut pas dire, il arrive parfois qu'il le chante. Ce qu'un homme ne peut pas révéler de lui-même à ses semblables, par des paroles, il le leur chante. Et voilà toute la raison de l'art. Dans cette prison, dans ce régime cellulaire où nous enferment tous la vie, et non seulement la vie, mais les limites étroites des idées et des mots, il arrive, de loin en loin, qu'un chant s'élève, où passent tout entiers le cœur d'un homme et son génie. Mais ce qui fait ainsi toute la dignité de l'art en fait aussi l'étonnante, la déchirante infirmité : ce que l'homme ne peut pas dire, il le chante, mais ceux qui ne sont pas sensibles à ce chant ne l'entendront jamais...

Ce qui fait le *malheur* de l'art moderne, c'est qu'il aura tout sacrifié à la pureté, à l'intégrité de ce chant spirituel, et cela à une époque où les gens étaient le moins capables de l'écouter et de l'entendre.

Dans ce monde moderne où la situation de l'art est si malheureuse, celle de l'art sacré est désespérée.

Réponse à une enquête, (Figaro du 24 oct. 51) : ... Je ne crois ni à l'existence, ni à la possibilité d'un art sacré moderne : attendre un art proprement sacré d'une société de type matérialiste, et spécifiquement un art chrétien de nations devenues pratiquement païennes, me paraît une chimère.

Tout art sacré implique certains éléments essentiels qui sont des éléments d'ordre collectif et communautaire : des formes rigoureusement communes de la sensibilité et de l'imagination. Et ces formes ne se produisent que dans des sociétés d'un type radicalement différent des sociétés occidentales contemporaines : des sociétés où la religion fait corps avec la totalité de la vie du groupe.

De telles conditions, de telles formes communes ne seraient imaginables parmi nous qu'après des simplifications collectives que seuls pourraient amener d'immenses malheurs ou les plus dures tyrannies. Il n'est pas sans signification que la seule nation où un certain art collectif se réalise aujourd'hui (et d'ailleurs d'un niveau inévitablement assez inférieur) soit précisément la Russie.

Dans ces conditions, quel espoir nous reste-t-il ?

A défaut de la renaissance d'un art proprement sacré, je crois à l'apparition parmi nous et particulièrement en France d'œuvres d'une inspiration « religieuse » très haute, mais rigoureusement individuelles et généralement fortuites — d'œuvres nées spontanément et comme au hasard là où on les attendait et peut-être même où on les préparait le moins. C'est-à-dire que je crois aux miracles.

Que Matisse ait passé quatre années de sa vie à faire une chapelle de religieuses dominicaines, c'est « un miracle ». Et en un sens c'est aussi un miracle que l'Eglise telle qu'elle est de nos jours, c'est-à-dire très éloignée en tous pays des sources vives de l'art, l'ait acceptée et s'en réjouisse et s'en déclare honorée (1). Humainement, elle aurait dû rejeter cela : elle ne l'a pas fait, précisément parce qu'elle est toujours « l'Eglise », c'est-à-dire une réalité vivante, aux réactions mystérieuses, imprévisibles même à ses chefs, constamment capable, en dépit du poids énorme d'une Administration millénaire, des plus étonnantes clairvoyances. Vence est un « miracle », mais depuis deux mille ans, pour l'essentiel de sa vie, l'Eglise n'a vécu que de miracles.

Octobre 52, au P. Régamey : La merveilleuse réalité de l'Eglise, les artistes ne peuvent la *voir* et en tirer quelque chose qu'au hasard des plus incertaines rencontres. Le vrai « drame » de l'art chrétien c'est que l'Eglise n'est pas pour les yeux ce qu'elle est dans ses profondeurs. Ses précieux trésors que vous tirez à la lumière, sont enfouis si loin dans ces profondeurs-là que les artistes, pressés par l'urgence de la création, n'iront jamais les chercher. Les artistes n'ont jamais que des soucis immédiats. Les trésors devraient être évidents, étalés, offerts à tous les regards, pour pouvoir leur être utiles.

Mai 52. — Nous savons tous que l'art chrétien est mort. Mais ceux d'entre nous qui ne veulent pas se bercer de chimères savent aussi que nous ne le ressusciterons pas...

Finalement, tout cela a peu d'importance. Depuis cent ans, le monde moderne ne cesse de poser au Souverain Pontife, aux évêques, aux milliers de prêtres d'autres problèmes plus urgents, plus essentiels que les vaines et criardes querelles de peinture, de sculpture, de musique. Après tout, que nous importent ces choses ? Il n'est point question d'art dans l'Evangile. Tout chrétien, dans les moments où il prend vraiment conscience de son espérance et de sa foi, cesse de se soucier... *(texte interrompu ici).*

— Il y a un certain climat chrétien, un certain climat de la vie humaine chrétienne, et comme une sorte de climat naturel de la prière. Il est difficile à définir, mais on le sent bien dans l'Evangile. Le climat spirituel, le climat psychologique du génie paraît bien être tout autre : ce climat est fait d'un certain état de domination, de violence, de passion et de lucidité.

Mais le Père Couturier croit au miracle. On sait combien il est déçu dans son espoir du plus éclatant, qui aurait été la basilique de la Sainte-Baume. Il écrit le 25 août 48 au P. Régamey : Ce qui me paraît plus important que tout, au sujet de la Sainte-Baume, c'est cette possibilité d'une grande œuvre entièrement pure, faite sans aucune concession. Dans notre temps, je suis sûr que cela aussi est une des plus grandes « charités » que nous puissions faire, précisément à cause de l'effroyable bassesse, de la scandaleuse vulgarité de tout ce qui a été fait en ces domaines... Il y a là une misère spirituelle sordide à laquelle il est nécessaire, sinon de porter remède, du moins de faire contrepoids, par quelques œuvres irréprochables.

(1) Allusion au sermon de S. Exc. l'Evêque de Nice lors de la bénédiction en juin 51. (N.D.L.R.).

« L'ART SACRÉ »

Témoignage du P. Régamey :

Dans les conditions que le monde moderne a faites à l'art sacré, faire « L'Art Sacré » est évidemment un drame. Avant la guerre, nos yeux ne s'étaient pas encore assez ouverts. Nos difficultés d'alors étaient en somme anodines. Lorsque je me trouvai forcé, à la libération, de reprendre (sous forme de « cahiers » de fréquence irrégulière, faute de papier) la publication de la revue, j'avais pris conscience avec effroi de ces conditions et de la tâche qui s'imposait. Mais mon sens des valeurs artistiques était assez incertain et je gardais trop l'optique de l'époque 1920-40. Le Père Couturier arriva après une année d'un travail dont je me figurais qu'il serait heureux. Il n'en éprouva guère que de la gêne.

Intelligent et averti comme il l'était, il comprit bien que j'avais raison de poser les questions dans leur ensemble et dans leurs rapports avec les problèmes plus généraux de la vie de l'Eglise, qu'il fallait une action ordonnée pour établir en vue de la reconstruction un programme raisonné de l'église, pour inviter le clergé à « épurer » les sanctuaires et à comprendre les principales exigences de l'art. Mais rien de tout cela ne l'intéressait personnellement, il y avait même une répugnance presque physique, comme au travail d'équipe que toutes ces tâches exigeaient. Il était blessé au vif par les erreurs de discernement que j'avais commises dans le choix des images du cahier « Œuvres nouvelles et artistes nouveaux », par mes vilaines mises en pages. Je ne me rends pas compte maintenant s'il raisonnait déjà ceci que certainement il percevait d'instinct : dans la disparition générale du sens des valeurs, une action d'ensemble d'ordre artistique est équivoque et risque fort, en fin de compte, d'être nocive. Car les hommes ne peuvent s'entendre (en dehors de leurs pentes spontanées dont justement il s'agit de les retirer) que sur des idées ou sur des formules de style : or toute formule de style est directement opposée aux valeurs, et quant aux idées, les œuvres d'art qui correspondent aux plus justes d'entre elles peuvent aussi bien être bonnes ou mauvaises — en fait elles ont le plus de chances d'être mauvaises (1). Il n'avait pas besoin d'ordonner ces réflexions : spontanément, un trop grand nombre des personnes que j'intéressais à mes efforts ne lui semblaient pas être des partenaires pour une action artistique saine, et trop d'œuvres auxquelles je montrais de l'indulgence étaient à ses yeux des exemples caractéristiques de ce qu'on devait combattre. Il se prêta gentiment aux réunions que je faisais chaque mois, mais je vis bientôt qu'il fallait les cesser. Il fit la mise en pages du cahier 6 : « Musique sacrée », parce que ce cahier ne comportait pas d'images. Il repartit pour l'Amérique sans avoir publié une ligne.

Entre son retour et la suspension de la revue en 1948-49 (suspension due à ce qu'elle marchait alors à perte), il fit un pensum assommant : il termina tant bien que mal mon « Bilan de l'Epoque 1920-40 », que mille tâches, alors qu'on était déjà en retard, m'empêchaient d'achever et il y ajouta une note explosive sur l'abbaye d'Orval. J'obtins de lui la réunion d'une centaine de personnes, ecclésiastiques, artistes, critiques, à Vanves, pendant trois jours en juillet 48. Il s'y intéressa vivement pendant qu'elle avait lieu : l'évidence immédiate des gens et des choses l'animait toujours, bienveillant comme il l'était et zélé au service. Mais ce feu ne durait pas : d'autres évidences bien plus fortes le reprenaient, celles des maîtres qu'il fréquentait, des plus hautes valeurs et des maux insondables. Lorsqu'il fallut reparaître, je reçus cette lettre le matin même d'un petit comité convoqué pour élaborer le numéro suivant : « Rien dans tout cela ne retient mon intérêt, ne suscite le moindre désir d'écrire. Il faut me rendre à l'évidence : la façon dont vous concevez la revue éveille trop peu d'échos en moi... » Je parvins d'autant mieux à le convaincre de poursuivre une action nécessaire que, de toutes parts, lui venaient les échos de l'intérêt qu'elle avait déjà éveillé : il se rendait bien compte, théoriquement, que la commande des œuvres qu'il souhaitait, et l'accueil de ces œuvres dépendaient du clergé et qu'on pouvait obtenir de celui-ci la tolérance, ou même la bienveillance, en lui *expliquant* toutes sortes de choses, extérieures aux œuvres. Il s'en rendait même compte d'une façon vive en présence des cas, mais il l'oubliait aussitôt. J'organisai les journées sacerdotales de Versailles, en septembre 48 et 49, afin surtout qu'il prît une conscience nou-

(1) Nous regrettons le manque de place qui ne nous permet pas de publier ici quelques notations remarquables où il s'est rendu raison de cette affligeante vérité, — si évidente, mais si énigmatique, pour quiconque ose a constater dans les faits.

velle de ces prêtres de bonne volonté, déjà plus qu'à demi gagnés, qui étaient le ferment de la pâte à faire lever. Il contribua plus que personne à la ferveur de ces journées, mais, dans la suite, il ne se proposa pas davantage en ce qu'il écrivit d'atteindre ce public-là.

Quant à ce qu'il aurait aimé faire lui-même, quant à cette œuvre de beauté, de poésie, que chaque numéro de la revue aurait dû être selon son juste désir, et qu'ils furent en effet, à partir de janvier 50 chaque fois qu'il les composa seul, il n'en laissait encore rien deviner, il ne saisissait pas les occasions de les faire, il n'en proposait pas les thèmes. C'est que la collaboration lui était impossible. Impossible d'admettre ces équipes qui font normalement les revues, où l'on fait appel à chacun selon ce qu'il peut donner, sans qu'on soit d'accord sur les autres points. Mais le Père Couturier avait peine aussi à entrer dans le dessein d'un seul autre ou associer un seul autre au sien. Il écrivit pour lui-même ces lignes : « *L'Art Sacré*. Je ne peux rien faire que comme une œuvre d'art : Je suis alors dans un état de faiblesse, d'inquiétude et de vulnérabilité où tout ce qui est extérieur à mon propos me trouble. Mais une certaine qualité de l'œuvre est toujours le fruit et le prix d'une solitude proportionnée. Je veux dire que toute œuvre qui a été faite dans une grande solitude reçoit de cette solitude une certaine qualité, un certain ton qui est irremplaçable et dont elle est proprement le prix. »

Je vois avec tristesse, jusque dans des notes de 1953, qu'il se figurait que je voulais « expliquer » les œuvres elles-mêmes. Il avait beau jeu de répondre que « leur vrai *message* n'est pas d'ordre conceptuel ». Comment n'a-t-il pas vu là-dessus notre accord absolu? Mais sa répugnance aux « explications » avait un sens profond. Le « ton irremplaçable » ne s'obtient que par un certain suspens de l'activité rationnelle. Et ce n'est aussi que dans ce suspens qu'on le perçoit : « Tout vrai chef-d'œuvre réclame un silence que risque toujours de briser l'explication et ses concepts... Les paroles nous arrêtent à mi-chemin... Le chef-d'œuvre exige un dépaysement ». Je trouve sur un de ses petits agendas, parmi les indications de rendez-vous : « A trop comprendre, on finit par ne plus sentir ». Et dans un de ses cahiers : « Le mythe d'Eurydice : on tue les êtres à les connaître, à les comprendre. Il ne faut pas regarder Eurydice ».

Empêche-t-on forcément le « dépaysement » de ceux qui y ont *droit*, lorsqu'on se soucie d'apaiser aussi ceux qui en sont incapables, ceux à qui la poésie, comme le Père le disait d'une certaine fantaisie, « est une injure personnelle? » Fait-on insulte à la poésie, lorsqu'on plaide sa cause auprès de ces victimes du monde anti-poétique — dans le langage qu'ils entendent, hélas! Pour ma part je ne crois pas qu'on puisse donner à cette question une réponse simple, et je dois la poser ici parce qu'elle était au fond de nos divergences. Faut-il en tout et toujours opposer la fonction pédagogique de la revue et son jeu poétique? (2). « Vous savez bien, m'écrivit le Père — en 1949 dans un accès de colère à la vue de fautes que j'avais commises — vous savez bien que la poésie paie toujours les frais de la pédagogie! » Mais l'expérience lui fit reconnaître toujours davantage la nécessité de la vie sur l'un et l'autre plan (3).

Le 28 mai 52, il m'écrivit : « Il est urgent de faire l'œuvre de synthèse à laquelle vous travaillez : l'Eglise en a absolument besoin. Moi, je ne serai jamais qu'un franc-tireur derrière un arbre (de temps en temps assez bien placé, voilà tout) ». En novembre 52 : « Il faut réaliser le plus de choses possible, elles finiront bien par rayonner, » et il ajoutait aussitôt : Il faut « éveiller à leur pureté; et c'est une tâche épuisante. »

Est-il besoin d'indiquer les numéros qu'il a composés seul? On les reconnaît tout de suite dans la collection de *L'Art Sacré* à la façon dont ils déclenchent l'imagination poétique. Ce sont évidemment (dans l'ordre) : en 1950, *Devant l'art profane, Au régime de la pauvreté, Assy*; en 51 *: Le douloureux problème des arts missionnaires, Vence ;* en 52, *Audincourt, Une commission d'art sacré au travail (Besançon), Théâtres, Tâches modestes, I ;* en 53 : *Tâches modestes, II, Impressions américaines en France, Espagne*. Le Père Duployé en dit à très juste titre : « Leur ensemble représente un des plus grands événements spirituels de l'après-guerre. » En quoi? Evidemment en ce qu'ils montrent résolu « ce divorce de la foi et des puissances d'imagination et de sensibilité » que Claudel, dès 1919 (4), dénonça comme la cause propre de la décadence de l'art sacré. Ces fascicules le montrent résolu sans problèmes, comme on prouve la marche en marchant. Quelle démarche! Si joyeuse, si libre, si fière! Et l'on perçoit dans cette réussite qu'il s'agit de bien plus que d'art, que c'est la vie de l'esprit, de l'Esprit, qui cesse

(2) Je vois maintenant ce que j'ai toujours senti : que la réponse doit être différente selon les cas. — L'exemple typique est celui du crucifix d'Assy. Lorsque j'en vis la photo sans une légende dans *l'Art Sacré*, je pressentis tout de suite le drame. C'est son caractère même d'être abrupt, d'être œuvre de *rupture*, et violemment : ce serait un contre-sens que de l'accompagner d'aucune « considération ». Mais tel est aujourd'hui l'état d'esprit des gens qui voient sans préparation de telles images qu'on doit penser à leur scandale probable. Pour eux, il faut, sous l'image, un simple renvoi à un article, situé *ailleurs* dans le même numéro, leur disant : c'est tout naturel que vous soyez heurtés, mais suspendez votre jugement et rendez-vous compte que... De fait, tout le scandale est venu, non pas de l'œuvre elle-même à Assy, mais de cette photo, prise dans *l'Art Sacré* par des malveillants. Je sais trop qu'aucune raison ne peut rien sur ceux qui veulent de tels scandales, mais si on les prévenait, on serait irréprochable, et combien de personnes de bonne volonté seraient touchées... — Je lis dans la N.R.F. de mai, sous la plume de Marcel Arland : « Tel est le don de Saint-Exupéry, telle sa chaleur, sa conviction qu'il impose à la fois un fait, le chant de ce fait et son commentaire. » C'est un miracle. *Dans une revue* on doit l'espérer, mais je pense qu'il faut surtout passer, selon les temps et les fascicules de l'un à l'autre.

(3) Tandis que moi-même, à ce qu'il me semble, je profitai de ses exemples et de ses corrections pour présenter dans les derniers temps mes démonstrations pédantes d'une façon qui, sans accéder à la poésie, cessa d'être rébarbative.

(4) Dans sa « Lettre à Alexandre Cingria », *Positions et Propositions, II.*

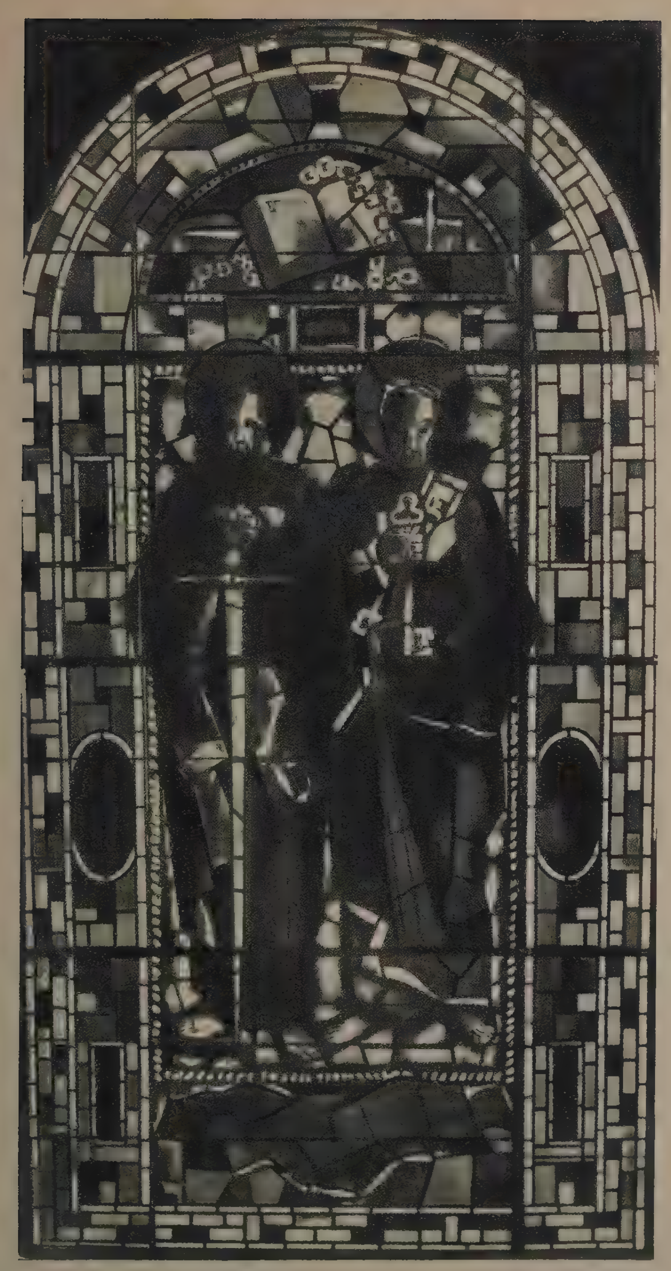


Photo Paul Bony.

Saint Pierre et Saint Paul, Vitrail à Ecole (Doubs),
chapelle des Missionnaires diocésains, 1938.



d'être entravée par un certain poids d'habitudes et de peurs. L'obéissance à l'Eglise est irréprochable, mais au lieu de couper la verve, elle est comme le rythme naturel d'une respiration dilatée par l'oxygène le plus tonique d'amour de Dieu, d'amour des hommes. Nous devrons un jour rechercher dans nos confuses archives les témoignages qui nous sont venus de partout, et qui se résument en celui-ci : « La liberté et la création restent donc possibles dans l'Eglise! » Mais je crois qu'on ne se rend pas encore compte de toute la portée des fascicules réalisés par le Père Couturier. Il faudra pour cela que la cruauté des temps n'arrête pas le progrès de la conscience qui est en train, après tant d'inflations de toutes sortes, de percevoir que le primat doit être rendu à *la qualité*. La grâce est une *qualité* de l'être, et *qualités* sont les vertus, en premier lieu l'amour. En dépit des combinaisons, des agitations, des cogitations, le primat est à *la qualité* du cœur, de l'esprit. La nostalgie en est réveillée. La qualité du cœur et de l'esprit fait cette qualité de sensibilité que *L'Art Sacré* du Père Couturier attestait, et aussi bien elle la requiert. La qualité de celui qui se disait : « Ton œuvre, c'est ton cœur! » (5).

Nos débats — critiques réciproques et quelles auto-critiques! — monnayaient le grand drame de l'art sacré qui est celui du monde contemporain. Après nos expériences, réfléchies en nous

Ci-dessus : Photo Carl van Vechten, New-York, septembre 1940.
Ci-dessous : à droite : Le Père Couturier avec les enfants auxquels il fait le catéchisme, à Sainte-Anne, Sallanches, vers 1934. — A gauche, à l'Ecole du Meuble, Montréal.

(5) Il est remarquable que mes écrits aient soulevé tant d'indignations et il faut bien dire tant de haines, que je demeure pour tant de gens un épouvantail, moi qui n'ai cessé de leur *expliquer, expliquer, expliquer* ce qui devait dissiper les malentendus, alors que les publications du Père Couturier, avec leurs déclarations terribles que je n'aurais jamais osées, ne me semblent pas lui avoir fait cette réputation de révolutionnaire dangereux. On percevait en lui le chant profond, tous ses écrits étaient évidemment animés de son amour.







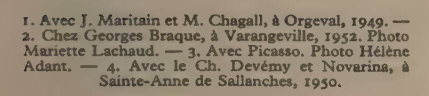
1



2



3



1. Avec J. Maritain et M. Chagall, à Orgeval, 1949. — 2. Chez Georges Braque, à Varangeville, 1952. Photo Mariette Lachaud. — 3. Avec Picasso. Photo Hélène Adant. — 4. Avec le Ch. Devémy et Novarina, à Sainte-Anne de Sallanches, 1950.



4

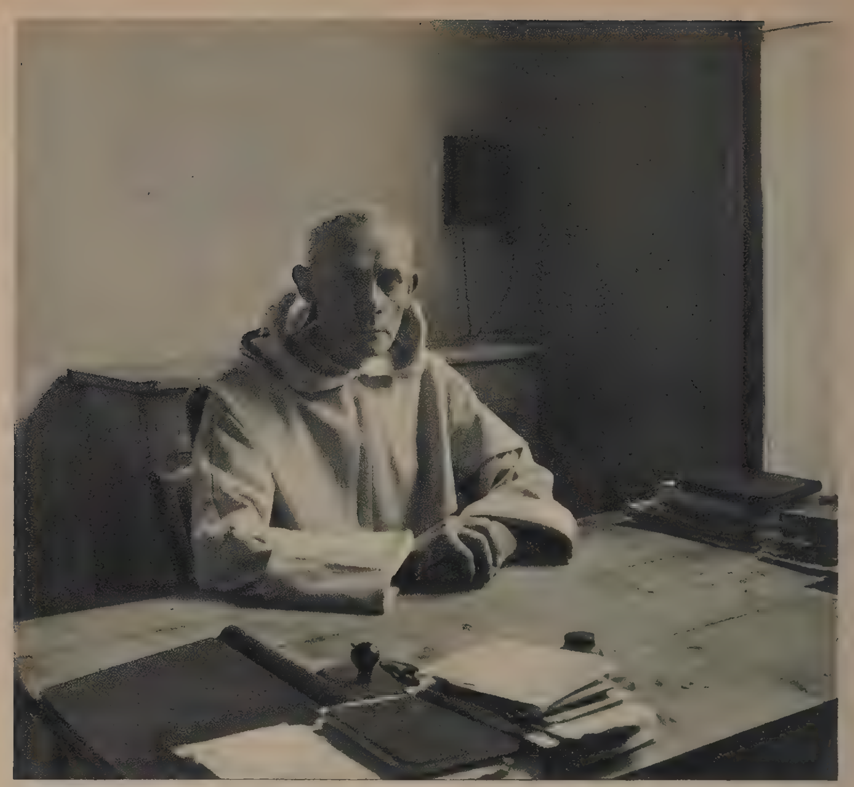


Photo Maywald 1949.

« ... un poids de tristesse que presque rien n'allège.
Il ne reste vraiment que le Christ à qui s'appuyer ».
(janvier 1942).

depuis les années vingt, ayant *vu* ce que presque personne ne veut sérieusement voir, parce que tout ce que font ces gens dans le domaine de l'art sacré serait par terre, comment publier une revue d'art sacré! Bien entendu, il n'était plus question de faire la revue facile d'avant la guerre où nous-mêmes et nos collaborateurs étions gentils pour tant de choses, parce qu'elles avaient des mérites et même parfois — avouons-le — parce que nous y prenions goût, faute d'une suffisante rigueur. Par exemple, en 1950, je lui fis part de difficultés que rencontrait auprès d'une municipalité et d'une commission d'art sacré, un architecte intéressant, très supérieur à la moyenne; j'aurais voulu publier son projet qui me paraissait remarquable. Le Père tergiversa longtemps, laissa ses impressions se décanter, alla trouver plusieurs personnes diverses, notamment des jeunes, observa leurs réactions, médita, et finalement m'écrivit : « Tout bien pesé, je crois devoir vous déconseiller de livrer cette bataille. Il me semble que nous n'avons pas le droit d'engager l'art religieux sur des routes qui, dans dix ans, s'avéreront avoir été de fausses routes, même si, actuellement, il semble « meilleur » de prendre ces routes-là plutôt que de rétrograder vers le passé. » (Quel *passé*! On imagine ce que voulaient la commission et la municipalité.) Je pourrais multiplier de tels exemples. « Il ne s'agit pas de droite et de gauche, m'écrivait-il en octobre 51 : rien au-dessous d'un certain niveau. Ni dans la pensée, ni dans les œuvres. Tant pis! » Se représente-t-on ce qu'exige ce souci, renouvelé de situation en situation, en face des injustices et des errements officiels, parmi les suscep-

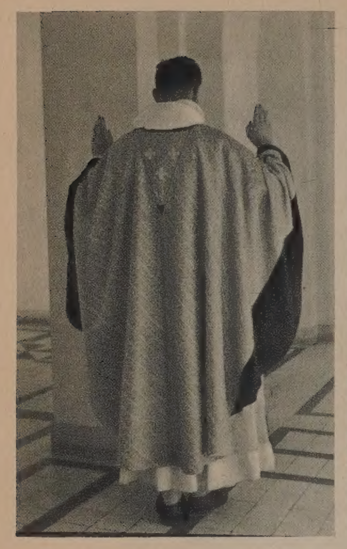


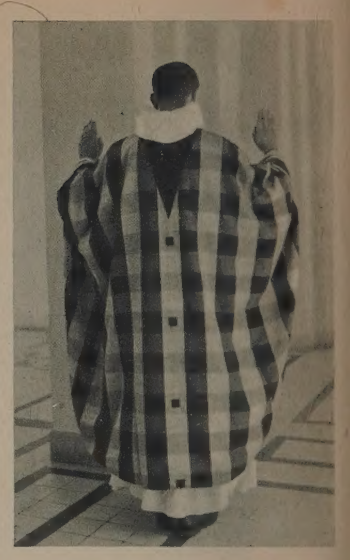
« ... il faut des duretés, des partis pris presque impitoyables. »

(1950).

tibilités à ménager en faveur du bien éventuel, avec la conscience des « 50 % de chances d'erreur », avec le désir de servir tout ce qui compte, d'éviter des froissements... « Rien au-dessous d'un certain niveau ! » Voilà tout le Père Couturier, et en quoi il est terrible (à lui-même et à nous). Ah ! qu'il est commode (et profitable) de trousser la revue qui fait un sort à tout ce qui passe pour « intéressant ! » (Ou de prendre une attitude — ou de faire la revue qui suit une certaine « ligne de doctrine », falsification de l'art par quelque système déduit de « principes » — de servir un prétendu « art traditionnel, tradition de trahison », comme disait le Père.)

En tout cela, les peines les plus cuisantes vinrent au Père Couturier de trois sources : de ses propres débats intérieurs (auxquels se ramenaient ceux qu'il avait avec moi et quelques autres) ; de la suspicion trop compréhensible de certaines autorités de cette Eglise qu'il servait de tout son être — il serait malhonnête de notre part d'omettre cette donnée capitale, mais comment nous étendre à son sujet ? — enfin de la peine qu'il causait à tant d'artistes engagés depuis longtemps avec lui dans les luttes de l'art sacré. La plupart si humbles de cœur, vivant du reste difficilement, écrasés par la concurrence des marchands et des faiseurs, et plusieurs d'entre eux vieux amis, très chers amis du Père. En la plupart d'entre eux, le drame du monde moderne retentit d'une façon particulièrement paradoxale et cruelle : la formation qu'ils ont reçue et toutes les orientations qu'ils ont subies à longueur de vie font que, si modestes de cœur et même en leurs visées d'artistes, leur art





Trois chasubles. Photos Jacques Bony.
La troisième ne serait pas conforme aux règles, si la couleur liturgique n'y dominait nettement. A cet égard, une photo en noir peut faire naître un doute qu'il faut dissiper : diverses valeurs de vert affirment nettement cette couleur. Applications de velours noir et liseré rouge au col.

lui-même ne portait plus aux yeux du Père Couturier la marque de la modestie, de cette qualité qui était répandue autrefois si souvent dans les œuvres. « La drame de notre temps, me faisait-il remarquer dans une lettre d'octobre 51, c'est que les artistes modestes sont maintenant aussi rares que les plus grands ». Aussi fut-il sévère, par exemple, pour le numéro que je tentai sous le titre : « Voici des artistes pour l'Eglise », où peu de chose lui parut exempt d'affectations, d'ambitions indues ou des tares de l'académisme. Aussi les ressentiments allaient-ils croissants contre lui dans les « milieux d'artistes chrétiens ». Il ne pensait plus comme dans les années trente qu'au moins ils « évitaient le pire ». Souvent, regardant ensemble des photos et les écartant, nous nous disions : «En fin de compte, nous ne publierons plus que des paysages et des choses anciennes. » Toutes ces expériences confirmaient par contraste l'intuition directe qu'il avait de la parenté des grands maîtres contemporains et des simples : enfants, primitifs, artisans d'autrefois.

Les énormes et horribles bagarres provoquées par Assy, Vence, Audincourt le peinaient beaucoup moins. Non pas du tout qu'il y prît aucun plaisir. Il en était profondément blessé, en ce qu'elles faisaient surgir le drame du monde et de l'art modernes; il y souffrait de trop de bassesses et de sottises ; trop d'équivoques et de méprises l'y irritaient; il était angoissé de certaines menaces et mesurait l'enjeu spirituel de la lutte. Mais au moins il était sûr de se battre pour les valeurs les plus hautes (quelques réserves qu'il fît tout le premier au sujet de certaines des œuvres qu'il admirait le plus). « Aux grands hommes, les grandes choses! ». Il prenait un intérêt passionné — à la façon de Saint-Simon, de Stendhal, de Barrès — à reconnaître les ressorts cachés des passions : « Reste qu'il serait amusant de faire une psychologie de nos « ennemis » : on y décèlerait, je crois, des traits communs, très intéressants » (juin 52). Il percevait partout les signes de la justesse de ses vues : « Tout ce qui compte est pour nous » (été 51). « Nous avons été imprudents, mais sans imprudence on ne fait rien » (oct. 51). « C'est tout de même du beau et bon travail que nous faisons » (nov. 51). Que ce « nous » était modeste et gentil! Seul, lui seul, il était passé du terrain des principes ou des bonnes intentions au niveau des « grandes œuvres entièrement pures, faites sans aucune concession ». Je lui avais appris le mot de Delacroix : « Il faut toujours parier pour le génie », mais quant à parier pour de bon, avec tout ce que cela comporte, lui seul l'avait fait.

Claude Roger-Marx, en son émouvant article nécrologique (« Figaro littéraire » du 20 février) nous le montre dans la tranquillité de ses quelques certitudes : Que l'on contestât le pouvoir des mosaïques de Léger pour la petite église savoyarde ou la valeur spirituelle du Chemin de croix de la chapelle de Vence, il ouvrait de grands yeux étonnés et, sûr d'être dans le vrai, souriait aux anges. *Mais ce fut pour des débats avec lui-même qu'il fit appel à ses dernières forces. En décembre 53 et janvier 54, il prépara un numéro d'interrogation, de « pour » et « contre », sur ce beau thème : Est-ce profaner le sacré que de le photographier ?*

Le 30 janvier, il avait dit à son frère : Je crois que je continuerai à aller mieux, *à moins que — le regardant alors avec un très profond sérieux —* je ne supporte pas une crise. *Il n'eut pas assez de force, en effet, pour celle qui commença le soir le 8 février.*

Comme c'était ce jour-là que le Général de l'Ordre avait pris à Paris les mesures dont toute la presse parla deux jours après, certaines personnes se sont demandé si une telle épreuve n'avait pas été fatale au Père Couturier. Mais nous nous sommes assurés qu'il ne vit personne ce soir-là qui le mît au courant des événements. Dans la nuit on se rendit compte que la crise était d'une violence exceptionnelle. On appela auprès de lui le T.R.P. Ducattillon, qui se trouvait être depuis quelques heures son Provincial, et qu'il croyait toujours son Prieur. Terminons par le témoignage de ce religieux :

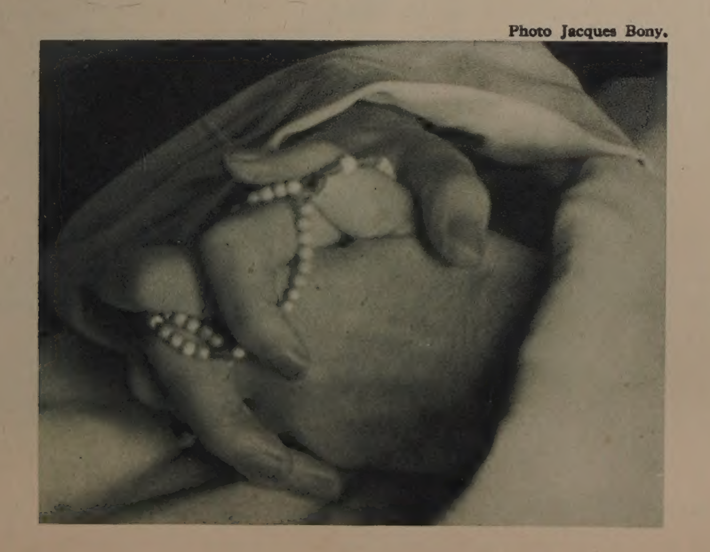
Aussitôt après le départ du Maître Général, vers huit heures et demie du soir, l'on me téléphona de l'hôpital de Bon Secours pour me dire que le Père Couturier était depuis plusieurs heures déjà en proie à une crise très grave. L'on me demanda cependant de ne pas me rendre aussitôt auprès de lui en me promettant de m'avertir dans la nuit si son état devenait plus inquiétant. Je fus ainsi appelé vers minuit. Le Père ne savait pas qu'on m'avait alerté et la sœur infirmière n'était pas sans craindre qu'il fût troublé par ma venue à cette heure insolite. Ce fut au contraire avec un visage joyeux qu'il me reçut : « Comme je suis content de vous voir, » me dit-il en souriant. D'une voix entrecoupée il me parla de la crise qui l'oppressait depuis plus de six heures déjà, sans qu'aucun remède parvînt à l'atténuer. Il avait toujours manifesté dans sa maladie une volonté de vivre presque agressive, et j'avais redouté ce moment où il me fallut lui dire : « Ne croyez-vous pas que je devrais vous donner l'extrême-onction ? » « Pourquoi pas ? » me répondit-il spontanément avec le même sourire et le même rayonnement joyeux par lesquels il m'avait accueilli. Il ajouta aussitôt : « Il faut donc que je me confesse. » Je dus, pour l'entendre, approcher mon oreille très près de sa bouche : l'étouffement l'oppressait de plus en plus et ses paroles devenaient imperceptibles. Après avoir reçu l'absolution, il me fit, sans que j'eusse à l'y inviter, ses ultimes recommandations. Après quoi je lui administrai les derniers sacrements et il en suivit les prières avec une attention sans défaillance. Le Père Piprot d'Alleaume était à ce moment venu me rejoindre.

Bien qu'il souffrît atrocement et fût pleinement conscient de la gravité de son état, à aucun moment il ne manifesta la moindre angoisse ni la moindre tristesse. Vers quatre heures du matin nous commençâmes les prières des agonisants. Puis, comme c'est la coutume de notre Ordre, nous chantâmes doucement le *Salve Regina*. Il l'entendit certainement. Tout était extrêmement calme et simple dans l'enveloppement silencieux de la nuit. C'est à quatre heures vingt que l'étouffement eut définitivement raison de sa vie corporelle. Il prit alors la forme décisive que d'émouvantes photographies nous conservent.

Le Père Couturier a donné à sa mort ce caractère de dépouillement, de pauvreté, c'est-à-dire de réduction à l'essentiel, qu'il avait toujours exigé de toute grande œuvre. Car non seulement il accepta sa mort, mais il l'accomplit avec une souveraine maîtrise. Elle fut le plus authentique achèvement de lui-même.

Dans l'émotion qui m'étreignit bientôt d'avoir ainsi accompagné jusqu'au seuil de l'éternité celui qui avait été mon compagnon de tant de voyages terrestres et d'avoir partagé les dernières pensées secrètes d'un des rares amis avec qui depuis longtemps plus rien n'était secret, tandis que je regagnais le couvent après l'avoir enseveli, je sentais monter ce vœu profond de mon être : « Ah ! si ma mort pouvait être comme la sienne ! »

Photo Jacques Bony.





Vitrail aux Editions du Cerf, 1936. Exécuté par Marg. Huré. Photo Marc Vaux.

L'ART SACRÉ, Directeur : R.P. Régamey O.P.
Fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix de ce fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. ; Étranger : 1.200 fr. — Abonnement de soutien : 1500 fr.
aux Éditions du Cerf, 29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e — C.C.P. PARIS 1436-36

Imp. GEORGES LANG, Paris-19e - Dépôt légal, 3e trimestre 1954. Le Gérant : FLEURET. Autorisation n° 19.886.